



5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 ST ELOI ET TRAM 5 UNIVERSITÉ • 04 67 52 32 00 • CINEMAS-UTOPIA.ORG

L'ÊTRE AIMÉ



(EL SER QUERIDO)

Réalisé par Rodrigo SOROGOYEN
Espagne 2025 2h15 **VOSTF**
avec Javier Bardem, Victoria Luengo, Raul Arévalo, Marina Foïs, Miguel Garcés...
Scénario de Rodrigo Sorogoyen et Isabel Peña

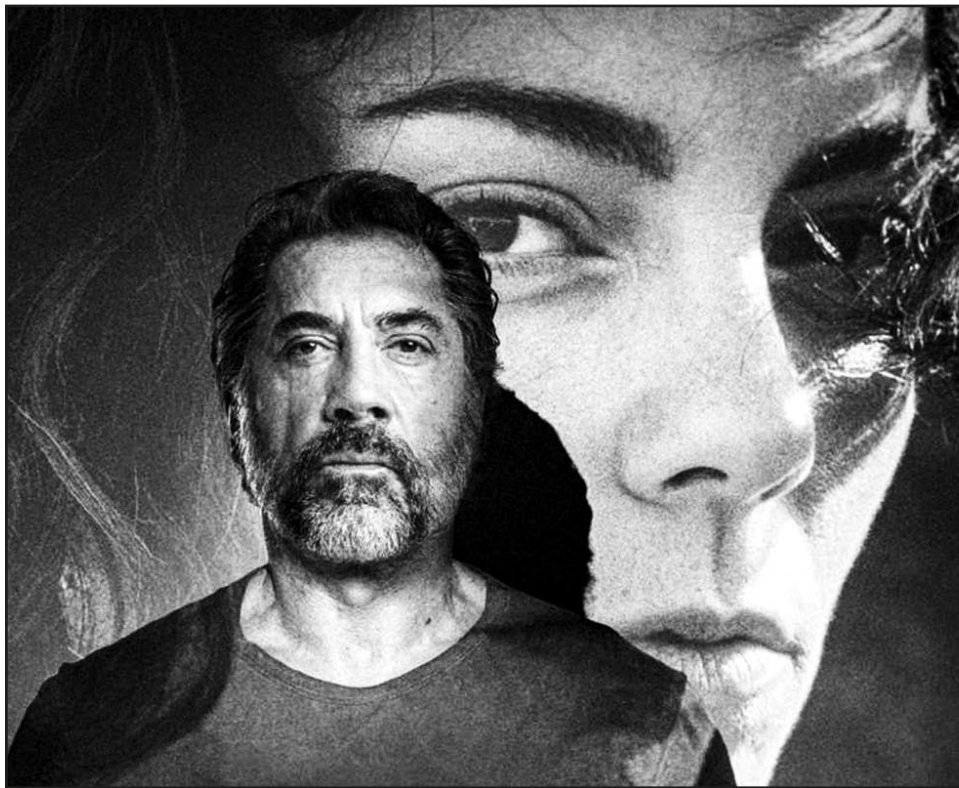
FESTIVAL DE CANNES 2026 :
SÉLECTION OFFICIELLE,
EN COMPÉTITION

Bon sang ! Se retrouver dans une salle de projection professionnelle, découvrir un film sans le plus petit indice (pour cause de black-out – on ne rigole pas avec la « sélection officielle » du Festival de Cannes) et atterrir deux heures quinze plus tard au milieu d'un public sidéré, s'ébrouer, reprendre son souffle, se dire qu'on vient de découvrir « quelque chose », un film puissant et sublime. Qu'importent les festivals, les palmarès... Que cet *Être aimé* soit une toute première rencontre ou que vous

connaissez le cinéma tendu, complexe et exigeant de Rodrigo Sorogoyen, je vous fiche mon billet que vous allez vous laisser cueillir, vous prendre une belle et vigoureuse claque de cinéma ! De nombreux spectateurs ont découvert le cinéaste espagnol avec *As Bestas* (en 2022) ou, plus récemment encore, avec la série *Los años nuevos* sur Arte, mais on le suit depuis *Que Dios nos perdone* en 2017 et on l'aime encore plus depuis *El Reino* (2019) et *Madre* (2020)...

N°180 du 29 avril au 9 juin 2026 • Entrée : 7€ • 1^{re} séance à 4,50€ • Abonnement : 50€ les dix places

L'ÊTRE AIMÉ



Ce nouveau film, *El Ser querido*, c'est beau, c'est fort : dans le fond, dans la forme, dans les interstices de chaque plan, dans les regards de feu et de glace des personnages, dans la respiration des comédiens ou dans le souffle d'une mise en scène à la beauté rugueuse. La plongée est intense et le terrain de jeu, infini, explorant dans un même élan sous plusieurs strates les méandres d'une relation orpheline qui tente de renaître à la vie et le cheminement tortueux d'un artiste au cœur de sa création. En toile de fond, les coulisses d'un tournage, les rapports de domination – et, d'une certaine manière, la fin de l'ère de la masculinité toute puissante.

Dans la première scène, un plan-séquence époustouflant et prémoniteur, la caméra se pose sur le regard fébrile d'Esteban Martínez. Réalisateur estimé et mondialement connu dont la maturité auréolée d'un Oscar laisse à penser qu'il n'a plus rien à prouver, Esteban est plus nerveux qu'un jeune amoureux. Et s'il se trompait ? S'il faisait fausse route ? S'il était trop tard ? Mais Emilia est arrivée au rendez-vous et se tient face à lui. Une conversation, maladroite, tendue, commence. Elle a le même regard un peu inquiet – et pour elle aussi, le verbe est hésitant... Ils savent tous deux que les mots, une fois prononcés, seront livrés en pâture aux sentiments contradictoires, aux émotions peut-être violentes, sans retour en arrière possible. Mais Esteban ne va pas flancher : il s'apprête à tourner son prochain film et celle qu'il

veut pour incarner le personnage principal est cette comédienne peu connue à la trentaine incertaine, qui se tient face à lui : sa fille Emilia, qu'il n'a pas revue depuis treize années...

On les retrouve quelques mois plus tard, dans le paysage désertique des Iles Canaries pour le premier jour de tournage du film, « une histoire d'abandon, une histoire de trahison, une histoire d'amour entre des gens qui ne peuvent pas se regarder droit dans les yeux »... Cette histoire qu'Esteban a laissée s'enfuir et sur laquelle il tente aujourd'hui de reprendre le pouvoir par la mise en scène. Une histoire dont il ne connaîtra jamais la saveur mais qu'il tente de goûter par procuration. Une histoire qu'il tente de réécrire au présent comme on panse une plaie. Mais plus le metteur en scène fait démonstration de sa puissance, exerçant sur son équipe une autorité teintée de paternalisme, plus en l'homme s'ouvre la brèche, comme un film négatif remontant du passé, révélant une fragilité trop longtemps enfouie.

La maîtrise impressionnante du récit et de la mise en scène, la précision de chaque plan, l'usage impeccable, toujours justifié, des changements de format, des filtres... ne laissent jamais le spectateur se perdre dans l'artifice d'une si éclatante virtuosité. Cette maîtrise lui offre au contraire, avec une grâce infinie, l'émotion à l'état brut des tourments tus qui osent enfin s'affronter entre un père et une fille étrangers l'un à l'autre. Comme ses deux comédiens, le film est magistral.

Avec Cyclable

Roulez jusqu'au bout de la nuit



Testez gratuitement nos vélos
dans nos 2 magasins

Cyclable Castelnau

3 place Charles de Gaulle
34170 Castelnau-le-Lez
09 74 04 17 70

Cyclable centre

7 bis Quai des Tanneurs
04 67 10 07 77



CAFE ZAPATISTE

La démarche de l'association MutVitz 34, est de construire un échange avec la coopérative de producteurs zapatistes *Yachil*, située au Chiapas. Nous vous proposons de le faire ensemble en participant à l'achat collectif du café vert (bio).

Le café est ensuite torréfié localement.

Tout le bénéfice est intégralement reversé aux organisations zapatistes.



Pour Montpellier, le cinéma Utopia est le distributeur.

Renseignements :
mutvitz34@laposte.net

**Mettez votre PUB
Dans la Gazette**

montpellier@cinemas-utopia.org

04 67 52 32 00





LA VÉNUS ÉLECTRIQUE

Réalisé par Pierre SALVADORI

France 2026 2h02

avec Pio Marmaï, Anaïs Demoustier, Gilles Lellouche, Vimala Pons, Gustave Kervern, Madeleine Baudot...
Scénario de Benjamin Charbit, Benoît Graffin et Pierre Salvadori

**FESTIVAL DE CANNES 2026 :
FILM D'OUVERTURE**

Le cinéma de Pierre Salvadori, on l'aime d'amour, depuis toujours. Depuis *Cible émue* et *Les Apprentis*... Il y a dans ses films une merveilleuse fantaisie, une infinie tendresse et cette chose si précieuse : la liberté (*En liberté*, c'était le titre de son formidable avant-dernier film (2017), ça lui allait comme un gant). *La Vénus électrique* est une de ses plus belles réussites. Ce que le cinéma peut nous offrir de mieux quand la recette fonctionne, quand la magie opère et que le voyage dans le temps nous cueille comme des gamins embarqués dans un tour de grand huit à la fête foraine. C'est drôle, c'est joyeux, c'est touchant, c'est rythmé, c'est du beau grand cinéma qui nous fait nous sentir vivants. Autant dire un salvateur antidote à la déprimante actualité !

Puisqu'on parle de fête foraine, entrons donc dans celle qui, en cet an de grâce 1928, se tient aux portes de Paris. La

première guerre est déjà loin, la seconde inimaginable et l'on profite de la vie de ces années folles où tout n'est qu'art, effervescence, divertissement. Chez les forains, entre la femme à barbe et la roulotte de Madame Claudia qui promet pour quelques sous un contact en ligne directe avec vos chers défunts, une attraction tout particulièrement attire les foules : *La Vénus électrifiée*. Ici, Messieurs, laissez-vous porter par la puissance du baiser électrique qui vous fera voir mille et une étoiles et vous laissera sur les lèvres le goût du coup de foudre qui, niveau voltage, n'aura jamais aussi bien porté son nom. Ce n'est pas moi qui le dit mais le maître du numéro (Gustave Kervern inoubliable dans la scène du « regard amoureux ») qui harangue le chaland. Il faut dire que Vénus (Anaïs Demoustier), avec ou sans ampérage, est tout ce qu'il y a de charmant avec son petit carré à la garçonne, son parler franc et son allure de titi parisien.

Mais loin des baisers vendus, cette Vénus qui n'a pas de barrière, Suzanne de son vrai nom, ne rêve que de se faire la malle, s'affranchir de ce maître tyrannique. En attendant des jours meilleurs, elle adoucit sa condition en se faufilant dans les roulettes, pour piquer une clope ou boire un coup. C'est ainsi qu'elle tombe sur Antoine Balestro (Pio Marmaï), jeune peintre en vogue

qui n'arrive plus à travailler, convaincu d'être responsable du décès de son épouse, et qui tente d'entrer en contact avec elle par l'intermédiaire de Madame Claudia, la médium citée plus haut. Prise de cours mais pas d'inspiration, Suzanne se fait passer pour la défunte. À cette époque où le spiritisme est très en vogue et où les tables tournantes et les esprits cogneurs s'invitent bien volontiers dans les salons mondains, Antoine ne marche pas : il cavale ! Et s'il retrouve enfin le goût de la peinture, ce n'est pas Armand (Gilles Lellouche, formidable), son ami et galeriste, qui s'en plaindra. Somme toute, le subterfuge profite à tout ce petit monde...

Le mensonge, l'ambiguïté, les faux-semblants, l'attrait pour les spectacles populaires irriguent cette œuvre fidèle au cinéma poétique de Pierre Salvadori qui mêle comme personne liberté narrative, mélancolie et humour. S'inspirant de la comédie hollywoodienne de la grande époque – rythme vif, quiproquos en chaîne, précision de l'écriture et de la mise en scène –, ce fervent admirateur d'Ernst Lubitsch, Billy Wilder ou Blake Edwards nous embarque dans un univers romanesque singulier, qui explore les relations humaines et les fragilités de personnages cabossés dans leur quête du bonheur. Un régal.



AUTOFICTION

(AMARGA NAVIDAD – NOËL AMER)

Écrit et réalisé par Pedro ALMODÓVAR
 Espagne 2026 1h51 **VOSTF**
 avec Bárbara Lennie, Leonardo Sbaraglia, Aitana Sánchez-Gijón, Victoria Luengo...

FESTIVAL DE CANNES 2026
SÉLECTION OFFICIELLE,
EN COMPÉTITION

Avec *Douleur et gloire*, on pensait que Pedro Almodóvar avait tout dit. Qu'il avait, en quelque sorte, écrit ses mémoires : l'enfance, les douleurs, les amours perdues, les amis disparus, la mère – et cette phrase, lancée comme une gifflard tardive : « tu n'as pas été un bon fils ». Difficile d'aller plus loin dans l'aveu. Et pourtant, il restait quelque chose. Peut-être le plus délicat. Car cette mère ne se contentait pas de juger, elle mettait aussi en garde : « Ne mets pas ça dans tes films. L'autofiction, ça ne me plaît pas. » Une phrase comme un fil tendu entre la vie et le cinéma – et c'est précisément ce fil qu'explore *Amarga Navidad*, avec une lucidité presque désarmante. Le film avance alors sur une ligne de

crête : jusqu'où peut-on aller quand on puise dans le réel ? A-t-on le droit d'utiliser les douleurs des autres pour nourrir ses histoires ? La question n'est pas neuve, mais Almodóvar la pose ici frontalement, sans se cacher derrière ses habituels éclats de couleur ou ses détours mélodramatiques. On pense à cette idée du poète Czesław Miłosz : rien ne fragilise davantage une famille que la présence d'un écrivain. Ou d'un cinéaste.

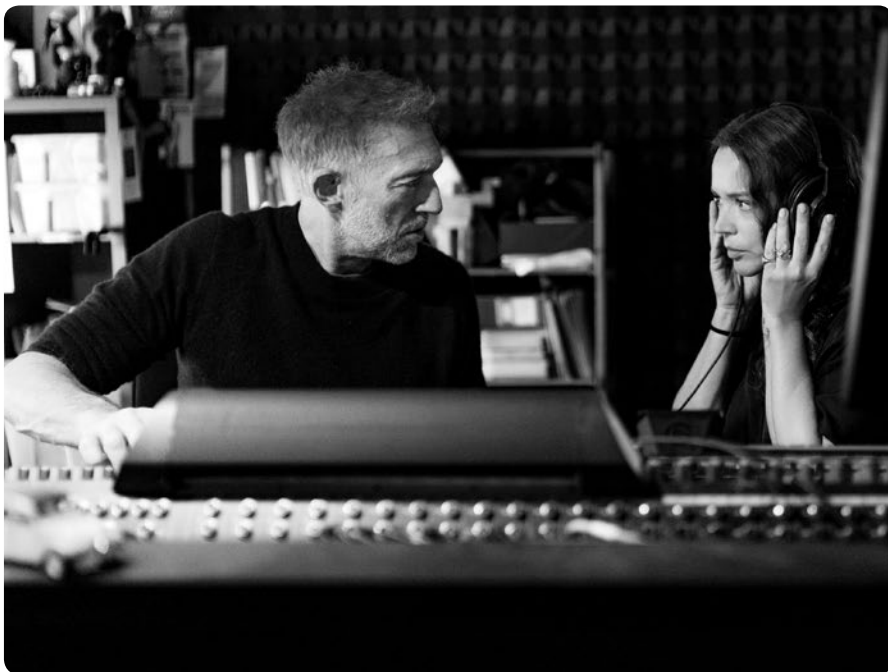
Au cœur du film, une mise en abyme à tiroirs. Elsa (Bárbara Lennie), réalisatrice en panne, est terrassée par une migraine et une crise de panique en 2004. Mais cette histoire est en réalité celle qu'écrit Raúl (Leonardo Sbaraglia), cinéaste aguerrri, en 2026. Un réalisateur écrit sur une réalisatrice qui lui ressemble – et derrière lui, évidemment, Almodóvar lui-même. Jeu de poupées russes, vertige familial : le cinéaste n'a jamais cessé de se raconter, mais rarement avec une telle conscience du dispositif. On entre alors dans un territoire connu, peuplé de motifs chers au réalisateur : la création, le désir, la mémoire, les figures féminines fortes, les fidélités et les trahisons. Le risque serait de s'y

installer confortablement. Mais *Amarga Navidad* (on préfère définitivement le titre original) déjoue peu à peu cette impression. La mécanique se précise, les transitions entre les différents niveaux de récit deviennent presque invisibles, et le film glisse avec une fluidité troublante entre passé, présent et fiction.

Et puis survient une scène. Longue, tendue, presque nue. Une conversation entre Leonardo Sbaraglia et Aitana Sánchez-Gijón. Deux corps, deux voix, une caméra qui tourne autour d'eux sans jamais les lâcher. Le cinéma d'Almodóvar se resserre, abandonne ses ornements, et touche à quelque chose de plus brut. On pourrait croire à une pièce de théâtre, tant la parole y devient centrale, presque dangereuse. C'est là que le film bascule. Ce que l'on prenait pour une variation élégante sur ses thèmes de prédilection devient soudain une mise à nu. Le cinéaste regarde ses propres gestes, ses propres emprunts, et reconnaît – sans les excuser – les zones troubles de son travail. L'autofiction n'est plus un jeu : c'est un terrain miné.

Le film laisse le personnage – ou peut-être le cinéaste lui-même – face à un écran, le curseur clignotant. Rien n'est résolu. Rien ne peut l'être vraiment. On n'écrit jamais une histoire depuis son point final, encore moins quand il s'agit de sa propre vie. Mais quelque chose persiste, obstinément : le mouvement même de la création. Fragile, incertain, mais toujours en train de battre. (d'après Laura Pérez, *Fotogramas*)

HISTOIRES PARALLÈLES



Réalisé par Ashgar FARHADI
France 2026 2h19

avec Isabelle Huppert, Virginie Efira, Adam Bessa, Pierre Niney, Vincent Cassel, India Hair, Catherine Deneuve...

Scénario d'Ashgar Farhadi et Saeed Farhadi, librement inspiré du *Décatalogue 6* – *Tu ne seras point luxurieux*, écrit par Krzysztof Kieslowski et Krzysztof Piesiewicz

FESTIVAL DE CANNES 2026
SÉLECTION OFFICIELLE,
EN COMPÉTITION

Tout débute dans une banale station du métro parisien. Deux regards se croisent, celui d'une femme, celui d'un homme... Une étrange sensation de connivence au milieu d'inconnus... Rien à partir de là ne sera ce que l'on aurait cru deviner, aucun personnage n'ira là où on l'attend. Nous voilà embarqués dans un scénario magistralement écrit avec, à son service, un casting impressionnant ! Notamment Virginie Efira, actrice plus caméléon que jamais, mouvante, émouvante, d'une beauté époustouflante. Elle crève l'écran sans toutefois éclipser ses complices de jeu.

Seconde scène, laquelle, a priori, n'a rien à voir avec la première : une écrivaine, Sylvie (insondable, vertigineuse Isabelle Huppert), cherche son inspiration en observant le monde, mais surtout... en espionnant ses voisins. Par où commence la fiction si ce n'est en exploitant le réel ? Bien peu soucieuse des convenances, obnubilée par la femme d'en face qui ressemble à sa mère telle que l'ont figée ses souvenirs d'enfance, elle lui prête les mêmes intentions, le même

magnétisme (Virginie Efira, évidemment !), les mêmes intrigues. Piège d'une cristallisation très proustienne : « Que connaissais-je d'Albertine ?... ». Sylvie, sans une larmichette de scrupule, d'après les gestes de sa voisine compose son personnage de roman, l'épie sans vergogne, allant jusqu'à utiliser une longue vue pour percer son intimité. Voilà notre écrivaine voyeuse qui brode un récit entre les fragments tronqués du présent et les histoires fantasmées de son pas-

sé. Il y a là, tout à la fois, quelque chose de ludique et de glaçant à la suivre dans ses délires, d'autant qu'en tant que spectatrices et spectateurs, nous pourrions faire ce qu'elle-même ne peut pas : plonger dans la réalité de l'appartement d'en face ! Nous, si lointains, avons plus de pouvoir que celle qui est la plus proche. Nous avons, par le bon vouloir du réalisateur, le privilège de découvrir l'envers du décor. Alors que Sylvie ne peut appréhender la réalité de sa voisine que par la vision, de l'autre côté de la rue, le plus important est le son ! Nina, cette femme qui l'obsède, est bruiteuse. Un autre mystère du cinéma : plus les prises de vues sont naturelles, plus elles ont souvent besoin de sons recréés artificiellement. Tandis que Nina reconstitue le flic-floc d'un troupeau pénétrant dans un lac, ses gestes sont d'une sensualité à réveiller les morts ! Ça, Sylvie le perçoit ! Par le petit bout de sa lorgnette, elle imaginera donc que les deux hommes qui travaillent avec elle (Pierre Niney et Vincent Cassel) ne peuvent s'empêcher de la convoiter l'un et l'autre...

Ce n'est qu'un début ! L'introduction d'Adam dans le récit, personnage très doux, qui vampirise son monde grâce à son imperturbable sourire, va venir, à bas bruit, bousculer l'ordre des choses. Hasards, coïncidences... tout se brouille. La réalité, laminée par un kaléidoscope invisible, va continuer de se distordre et l'arroseur pourrait bien se retrouver arrosé.

S'inspirant du génial *Décatalogue 6* de Krzysztof Kieslowski, (dont il reprend aussi l'un des thèmes musicaux), Ashgar Farhadi nous offre un film complexe et fascinant, ouvrant dans notre cerveau tout un tas de petits tiroirs plus ou moins secrets, qu'on ne refermera pas si facilement...



NOUS L'ORCHESTRE



Film documentaire écrit et réalisé par Philippe BÉZIAT

France 2025 1h30

avec les musiciennes et musiciens de l'Orchestre de Paris, leur directeur musical Klaus Mäkelä, les bruissements du monde...

FIPADOC 2026 – Grand Prix du Documentaire musical : un bijou !

« Beaucoup de gens font du cinéma en adaptant des romans. Moi je fais des films en adaptant des musiques ! » Philippe Béziat

« Tout le monde peut avoir, à certains moments, l'impression de ne servir à rien : c'est faux ! » Ainsi parle l'un des musiciens de l'orchestre de Paris, et ses paroles, comme toutes celles prononcées par ses camarades de « jeu », résonnent avec justesse, accessibles et limpides. *Nous l'orchestre* nous propulse dans une grande partition universelle, telle une magnifique leçon de vie et... de démocratie. Que l'on soit mélomane, musicien ou pas : qu'importe ! Chacune et chacun trouvera la porte d'entrée pour embarquer dans ce flot d'humanité, qui oblige à nager la tête haute, loin au-dessus des querelles intestines, des bassesses, du manque d'écoute ou de bienveillance. Pour donner chair à une œuvre, avancer ensemble, pas d'autre choix que de ne jamais perdre de vue le cap, le chef d'orchestre, ses moindres intentions, ses moindres gestes, ceux des autres pu-

pitres. Ici, tous les sens sont en alerte, aucun n'est de trop, l'ouïe, la vue, le toucher... Chaque musicienne, chaque musicien a ses propres stratégies sensorielles pour rester à l'écoute des pulsations voisines. C'est un défi intense que de rester soi-même tout en oubliant sa petite personne pour s'inscrire dans le collectif, un organisme à 120 instruments, autant de cerveaux, 240 oreilles, 240 mains, 1200 doigts... et combien de battements de cœurs ? C'est vertigineux.

La caméra pénètre dans ce grand corps vibrant par l'architecture de la Philharmonie de Paris qui semble retenir son souffle. Elle en épouse subtilement les formes, les mouvements organiques, les couloirs et les coulisses, lesquelles, avant même l'arrivée d'une présence humaine, semblent vouloir nous susurrer à l'oreille quelques secrets, tels des soupirs. Ce n'est que le prélude à la brillante composition de sons, d'images et de musique concoc-tée par Philippe Béziat, en véritable virtuose qui part à la recherche de l'accord parfait. Il ne se contente pas de filmer les éléments, il les déstructure, les restructure, joue avec leurs rythmes, leurs textures. Pizzicato, les mots se plaquent sur les sons, les sons sur les visages, les notes répondent aux images, comme les cordes répondent aux cuivres, et vice versa, à la poursuite d'une mélodie lumineuse qui se déploie sous nos yeux. Pianissimo, le réalisateur et son équipe rendent perceptible l'invisible, transcendent les plus infimes expressions

des êtres qui œuvrent ensemble, à commencer par celles de Klaus Mäkelä, le jeune chef prodige finlandais qui indique la direction, celle à suivre, celle à trouver. Un cheminement peuplé d'attentes, de doutes, de fragilités, d'espérances parfois déçues. La route est ardue, exigeante. Qu'on ne s'y trompe pas : il faut tellement plus qu'un métronome pour que 120 cœurs battent à l'unisson ! On ne peut que s'émerveiller de l'incroyable alchimie qui opère sous nos yeux, dans nos oreilles, alors qu'une vibration commune se propage de pupitre en pupitre, que crescendo montent nos frissons, un truc à faire vibrer même les pierres... L'orchestre et ses officiants nous transportent vers la lumière.

Philippe Béziat a su comme nul autre réalisateur transmettre au cinéma la beauté et la grandeur de l'opéra, le rendre accessible au plus grand nombre. On se souvient tout particulièrement de son précédent film, le merveilleux *Indes galantes* (2020). Cette fois il nous plonge au plus profond de la musique en train de se faire, au plus près de l'intimité collective des musiciennes et musiciens, de leurs émotions, de leurs réflexions. Comment jouer ensemble sans se sentir englouti dans la masse ? Comment travailler en harmonie, au fil des répétitions et des concerts, sans que le groupe n'explose ? Comment naît une vocation ? Quel rôle joue précisément le chef d'orchestre ? Autant de questions, autant de mystères abordés dans ce magnifique « documentaire-symphonie ».



VIVALDI ET MOI

(PRIMAVERA)

Réalisé par Damiano MICHIELETTO
Italie 2025 1h50 **VOSTF**

avec Tecla Insolia, Michele Riondino,
Valentina Bellè, Stefano Accorsi...

Scénario de Ludovica Rampoldi,
d'après le roman *Stabat Mater* de
Tiziano Scarpa (Ed. Christian Bourgois)

Au début du XVIII^e siècle, l'Ospedale della Pietà, à Venise, recueille de jeunes orphelines et leur dispense une formation musicale d'une grande exigence. Derrière la rigueur et l'excellence affichées par l'institution se dissimule pourtant une réalité plus âpre : ces jeunes filles ne sont pas seulement éduquées pour jouer, elles sont aussi et surtout préparées à devenir des femmes admirées, éventuellement convoitées par des mécènes riches et puissants. Leur talent est une mise en scène publicitaire, et leur valeur évaluée au sein d'un système où l'art se mêle étroitement au contrôle social et à la hiérarchie économique. Cécilia, vingt ans, en a pleinement conscience : son avenir et la re-

connaissance qu'elle peut espérer ne dépendent que peu de son talent musical, mais surtout de ce que l'institution et ses mécènes consentiront à lui accorder. La musique n'est pour elle qu'un tremplin, un passage obligé censé la propulser dans les bras d'un quelconque noble cousu d'or.

L'arrivée d'un nouveau professeur, en la personne d'Antonio Vivaldi, vient cependant bouleverser cette dynamique bien rodée. Son enseignement dépasse la simple maîtrise technique et invite Cécilia à concentrer son travail autour d'une idée simple mais radicale. Si sa voix de femme ne peut s'exprimer librement, si elle n'est de toute façon pas et ne sera jamais entendue, alors autant communiquer autrement : en frottant, caressant, faisant vibrer les cordes de son violon. Chaque leçon, chaque répétition se transforme alors en un moment de confrontation intime, où Cécilia s'efforce d'aller un peu plus loin que ce que l'Ospedale attend d'elle. Elle prend peu à peu conscience de sa force intérieure, découvrant à la fois l'ampleur de son talent

et les prémices d'une liberté nouvelle.

Inspiré du roman *Stabat Mater* de Tiziano Scarpa, *Vivaldi et moi* s'intéresse finalement peu au compositeur vénitien, mais s'attache surtout à faire le portrait d'une jeune femme en quête d'émancipation où chaque geste et chaque note traduisent sa lutte pour exister et s'affirmer, tenter de contrarier un destin peu enviable, faire voler en éclats les carcans de la société ô combien patriarcale de l'Italie de cette époque (a-t-elle tellement changé ?). Le film suit ainsi l'éveil musical et intime de Cécilia, mais aussi son apprentissage de l'émancipation dans un monde où, dès leur plus jeune âge, les filles sont instrumentalisées, contrôlées et évaluées. Première réalisation de Damiano Michieletto, jusqu'à présent metteur en scène d'opéra renommé, le film charme par sa délicatesse visuelle, ses costumes riches et sa mise en scène raffinée, sans oublier évidemment les œuvres de Vivaldi. Et on rassure les mélomanes avertis, le répertoire du film dépasse largement le cadre archiconnu des *Quatre saisons* !

LE GARÇON QUI FAISAIT DANSER LES COLLINES



Écrit et réalisé par
Georgi M. UNKOVSKI

Macédoine / République tchèque
2025 1h39 **VOSTF**
avec Arif Jakup, Agush Agushev,
Dora Akan Zlatanova, Aksel Mehmet...

Ne dit-on pas que la musique adoucit les mœurs ? Pas sûr que l'expression ait vraiment atteint le nord de la Macédoine, où Ahmet vit avec son père et son petit frère Naim, surnommé « Pistache ». Dans cette communauté yuruk, les traditions restent solidement ancrées, et les jeunes, aspirant à un peu plus de liberté, se heurtent souvent à l'intransigeance des anciens.

La modernité arrive pourtant, par petites touches. Voir l'imam en extase devant des haut-parleurs fraîchement installés et reliés à un ordinateur pour lancer les prières vaut, à défaut de pistaches, son pesant de cacahuètes. Encore faut-il savoir s'en servir : allumer la machine, brancher au bon moment... Hodja sait qu'il peut compter sur Ahmet, toujours prêt à rendre service. Mais pour l'adolescent, le quotidien s'est assombri depuis la mort de sa mère. Naim ne parle plus, le père se réfugie dans le travail, et la maison reste suspendue à ce deuil qu'on ne sait pas nommer. Seule la mu-

sique – écoutée autrefois en cachette avec son frère et leur mère – lui donne un peu de bonheur. Et puis il y a les copains, l'école, ce fragile espace de respiration. Jusqu'au jour où tout bascule : son père le retire de l'école. Désormais, pendant que le chef de famille sillonne les marchés pour vendre les fromages, Ahmet gardera les brebis et veillera sur son frère – en alternance, en cas d'urgence, avec une voisine.

C'est alors que l'adolescent rencontre Aya. Arrivée d'Allemagne, promise à un mariage arrangé avec un inconnu, elle détonne immédiatement. À peine dissimulée sous son foulard, une mèche rebelle dit déjà beaucoup. Aya n'a rien d'une future épouse docile. Elle aime la musique, elle aussi, et nourrit un plan – peu orthodoxe – pour échapper à un destin qu'elle refuse.

À partir de là, le film déploie avec une grande justesse son récit d'apprentissage. Georgi M. Unkovski filme le conflit générationnel sans caricature : d'un côté, les coutumes : mariages forcés, punitions, recours au guérisseur ; de l'autre, des adolescents qui découvrent téléphones portables, réseaux sociaux, et surtout la possibilité de choisir leur propre voie. Rien n'est simple, tout se

néocie, souvent dans la douleur. Mais *Le Garçon qui faisait danser les collines* ne se contente pas de ce face-à-face. À travers Aya, le film laisse émerger une parole plus frontale : celle d'un refus des cadres imposés par une société patriarcale, d'un désir d'émancipation qui ne demande plus la permission. Sans discours appuyé, le geste est là, net.

Au centre du récit, Ahmet avance à tâtons. Il découvre l'amour, impose peu à peu sa propre voix – et sa voie pour trouver sa place entre fidélité aux siens et désir d'ailleurs. La musique, omniprésente, devient un véritable langage. Elle relie, elle libère, elle permet d'exister autrement, sauf aux yeux du père, pour qui elle reste un motif de tension. La force du film tient pour beaucoup à son interprète principal, Arif Jakup, d'une justesse remarquable. Peu loquace, il fait passer une multitude d'émotions dans un regard, une hésitation, un mouvement, notamment quand la musique se fait entendre. On est touché par ce garçon aux sentiments naissants et maladroits, on rit, on se retient à grand peine, nous aussi, de danser – et l'on reste avec la sensation rare, à peine la lumière rallumée, que quelque chose continue de vibrer au-delà des images. Comme un écho discret mais tenace.



SORDA

(SOURDE)

Écrit et réalisé par Eva LIBERTAD
Espagne 2025 1h39 VOSTF
avec Miriam Garlo, Álvaro Cervantes,
Elena Irureta, Joaquín Notario...

4 Goya 2026 (l'équivalent espagnol des César ou Oscars), dont ceux du Meilleur premier film et du Meilleur espoir féminin pour Miriam Garlo

Le film sera projeté à toutes les séances avec des sous-titres spécialement adaptés pour les personnes sourdes et malentendantes

Rares sont les cinéastes qui évoquent le quotidien des personnes sourdes. Et si on met à part les documentaristes, peut-être plus naturellement enclins à se questionner sur la vie des autres (on pense entre autres à Nicolas Philibert et son incontournable *Le Pays des sourds*), on peut sans doute compter sur les doigts des deux mains les films de fiction qui se penchent sur leur rapport complexe au monde des entendants – que ce soit dans les relations familiales, amoureuses ou professionnelles – et sur la façon d'en rendre compte sur grand

écran. C'est dire à quel point ce (premier !) film d'Eva Libertad, gracieux, intuitif autant qu'inventif, d'une subtilité et d'une précision rares, porté par une comédienne (Miriam Garlo) d'une justesse stupéfiante, nous a tour à tour séduits, intrigués, captivés et enthousiasmés.

Ángela et Héctor forment un couple des plus ordinaires, un couple épanoui, heureux. Elle fabrique des céramiques dans une ambiance réjouissante, ils vivent entourés de nombreux voisins et amis avec lesquels ils partagent fêtes et apéros dans la vivante Barcelone. Ángela est sourde alors que son compagnon est entendant, mais le handicap n'entrave en rien leur concorde, et si la jeune femme lit sur les lèvres, son compagnon a appris à « signer » parfaitement. Ángela a de son côté un cercle particulier d'amis sourds, qui n'exclut pas pour autant Héctor. Il y a bien les parents d'Ángela, entendants, qui la harcèlent régulièrement pour qu'elle s'équipe d'aides auditives, prothèses inconfortables dont elle se passe autant que possible, mais c'est un modeste tracés. Comble de bonheur : Ángela est enceinte, Héctor en est aussi ravi qu'elle. Mais plus que pour un autre couple, cette situation nouvelle modifie leur vie du tout au tout. Surtout lorsque leur fille s'avère parfaitement entendante. Pas simple pour la jeune mère de construire une relation avec un enfant qui ne demande qu'à parler et pourrait de ce fait privilégier les relations avec son père...

Peu à peu Ángela se sent exclue de la relation maternelle et voit son couple se déliter.

Jamais (en tous cas rarement) au cinéma on n'avait traité avec une telle sensibilité, sans cliché ni manichéisme, la complexité des relations sentimentales, amicales et familiales entre entendants et personnes sourdes. Tout y est : l'absence de prise de conscience des difficultés de l'autre, le manque de confiance en soi quand, porteur de handicap, on doit évoluer dans un monde « valide », et à l'inverse la tentation pour qui se sent exclu de se réfugier dans un communautarisme réconfortant. Le film, dans une mise en scène d'une rigueur saisissante, plonge par moments les entendants en immersion dans l'univers sonore des personnes sourdes. Ainsi le générique de début totalement silencieux, ou ce moment où Ángela, pragmatique, décide de s'appareiller pour se rendre à la crèche – qui fait ressentir mieux que n'importe quel discours l'insupportable brouhaha métallique que lui renvoient ses oreillettes. Cette sensibilité à fleur de peau et d'ouïe est le fruit d'une belle et profonde sororité – au sens le plus strict : Eva Libertad a conçu *Sorda* pour et avec sa sœur comédienne, Miriam Garlo, alors que celle-ci était confrontée aux mêmes questions qu'Ángela sur son propre désir de maternité. Le film qui en résulte est une merveille.

La séance du **mardi 19 mai à 20h** sera suivie d'une discussion en présence de membres du **Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples (MRAP)** de Montpellier et de **Stephen Huard**, chercheur à l'IRD, anthropologue politique spécialiste de la Birmanie.

LES FLEURS DU MANGUIER



(HARÀ WATAN)

Écrit et réalisé par Akio FUJIMOTO
Japon / Malaisie 2025 1h38 **VOSTF**
avec Shomira Rias Uddin,
Shofik Rias Uddin...

Cruauté du flux continu de l'information qui capte l'attention mais empêche de s'attarder, de réfléchir, de se souvenir : un drame chasse l'autre, les atrocités du monde hélas se suivent, se ressemblent et s'oublent, remplacées par d'autres plus immédiates... Les mêmes causes produisent sur tous les continents les mêmes effets, de l'Ukraine à Gaza, du Soudan à l'Iran, du martyr des femmes afghanes à la criminalisation de l'homosexualité au Sénégal : obscurantismes religieux, impérialismes débridés, conflits ethniques et territoriaux, course au pétrole, quête folle d'un prix Nobel de la Paix... Dans ce flot ininterrompu, qui se souvient encore des Rohingyas, cette minorité musulmane de Birmanie, victime depuis des décennies de la haine aveugle des extrémistes bouddhistes ? Une population victime de massacres de masse, d'incendies de leurs villages, contrainte à l'exil (on trouve désormais deux fois plus de Rohingyas dans les pays voisins qu'à l'intérieur

de la Birmanie). Au milieu des années 2010, l'émotion internationale était à son comble. Complice, Aung San Suu Kyi se voyait retirer nombre de décorations honorifiques, on collecta pour des millions d'euros d'aide humanitaire. Et puis hop ! Oubliés les Rohingyas, sans espoir de retour, reconstruisant tant bien que mal leur vie dans les pays d'émigration.

Cette longue introduction pour vous situer d'où part (et d'où vient) le film : le cinéaste japonais Akio Fujimoto, qui travailla longtemps en Birmanie et qui vécut longtemps dans la culpabilité du silence imposé par les Birmans sur le génocide des Rohingyas, fait pour sa part le choix de ne pas forcément contextualiser l'odyssée de Shafi, quatre ans, et de sa sœur Somira, neuf ans, qui, dans l'espoir de retrouver leur famille dispersée, quittent un camp de Rohingyas du Bangladesh pour rejoindre la Malaisie, à plus de 2500 km de là. Un périple interminable, exténuant, d'abord en bateau puis par voie terrestre via le Sud de la Thaïlande, filmé à hauteur d'enfants ballottés et se retrouvant rapidement seuls au fil des aléas du voyage. Mais s'il montre, par quelques fugaces images d'archives, le souvenir des incendies de villages, s'il ne cache rien

de la cruauté de ce que vivent les protagonistes (dangers extrêmes de la traversée et des franchissements de frontières avec des soldats qui n'hésitent pas à tirer sur les clandestins, cruauté des passeurs et des marchands d'esclaves thaïlandais...), le réalisateur choisit de mettre en avant l'extraordinaire inventivité et résilience des deux enfants – notamment de la grande sœur, prête à tout pour garantir la survie de son frère et le rassurer à tout moment. Envers et contre tout, ils sont portés par leur soif de vivre, qui les fait s'amuser d'un rien et trouver, même dans l'adversité, matière à s'émerveiller – et rêver de ce manguiers, destination symbolique du voyage. Et comme l'humanité n'est pas définitivement à jeter, le cinéaste raconte aussi la solidarité des autres Rohingyas qui, bien que démunis de tout, vont protéger ces deux enfants livrés à eux-mêmes. En prenant comme point de départ un sujet tragique (qui n'est pas sans rappeler le *Moi capitaine* de Matteo Garrone, qui suivait le parcours terrible de deux jeunes Subsahariens tentant de rejoindre l'Europe), Akio Fujimoto réussit, grâce à ses deux jeunes acteurs extraordinaires, grâce aussi à une image d'une beauté renversante, à nous proposer une œuvre profondément positive et humaniste.

La séance du jeudi 7 Mai à 20h sera suivie d'une discussion avec des membres de l'AFPS34 et Gaza Urgence Déplacé-e-s.



COLLAPSE

Réalisé par Anat EVEN

France (tourné en Israël)

2026 1h18 VOSTF (hébreu)

Écrit par Anat Even, Ariel Cypel et Oron Adar

En même temps qu'un impressionnant moment de cinéma, à la mise en scène sèche, précise, non seulement réfléchi mais en perpétuel questionnement sur le sens de faire des images pour évoquer l'indicible et invisible horreur, *Collapse*, de la réalisatrice israélienne Anat Even, est d'un courage moral et intellectuel remarquable. Anat Even a vécu de nombreuses années au kibboutz de Nir Oz, au nord-ouest du désert du Néguev, à proximité de la bande de Gaza – un des premiers frappés par le Hamas et ses alliés le 7 octobre 2023. Elle avait de nombreux amis dans ce lieu de vie, d'échanges et de culture, paradoxalement plutôt habité par des « colons de gauche », hostiles à Nethanyahou, à l'extension des colonies et à la répression aveugle du peuple palestinien. Ce jour-là, sur les 400 habitants de la communauté, plus de la moitié sont assassinés, enlevés ou portés disparus. Les premières images de *Collapse* errent dans les ruines désertées, où les impacts de balles, les vitres brisées, les fa-

çades noircies témoignent de l'horreur de l'assaut. Et là, malgré sa tristesse et son désarroi, malgré une douleur qu'elle ne cherche pas à dissimuler, la réalisatrice s'interdit d'enfermer son film dans la commémoration et le récit empathique des souffrances de ses compatriotes. Non qu'elle les ignore, bien au contraire, mais elle est parfaitement consciente que ce déferlement de violence n'est qu'un chapitre particulièrement effroyable de la longue et brutale histoire de la dépossession des terres du peuple palestinien. Tout comme elle est consciente de ce que va signifier la « riposte » de l'armée israélienne sur Gaza, de l'autre côté de la frontière toute proche. On ne parle pas encore de génocide en cette fin d'automne 2023 mais personne ne peut feindre d'ignorer qu'à l'image de la politique de colonisation continue des 80 dernières années, délestée de ses derniers vagues garde-fous par la doctrine messianique adoptée par Netanyahou, son ampleur sera – est déjà – terrible. Démesurée. Impitoyable. Inhumaine. Gaza martyrisée, déjà coupée du monde, interdite d'accès, privée d'image, interdite aux journalistes... Comment témoigner sans voir et (surtout) sans se substituer aux voix palestiniennes ?

Alors Anat Even l'observe sous tous les angles, cette frontière derrière laquelle elle est cantonnée – et au-delà de laquelle elle sait que les habitants ordinaires meurent sous les bombardements

de « son » armée. Dont on voit au loin les volutes de fumée, dont on entend le bruit et le fracas. Mais ce qu'elle filme surtout, c'est la banalité de la vie israélienne qui continue, comme si de rien n'était – qui intègre l'horreur. Les tracteurs « pacifiques », qui creusent imperturbablement leurs sillons à une encablure des bombardements, croisent les chars de combat et les gigantesques bulldozers D9 destinés à aplatir en quelques secondes chaque bâtiment palestinien ; les hommages aux jeunes participants à la rave party, victimes du 7 octobre, qui sont instrumentalisés par des colons ultra, lesquels en profitent pour réclamer l'annexion et la judaïsation de Gaza ; une petite foule de « touristes » qui se masse sur un promontoire pour voir Gaza brûler par-dessus la frontière – comme on vient assister en famille à un feu d'artifice le 14 juillet... Anat Even filme surtout son intenable position, son impuissance à dépasser ce hors champ impossible qui lui est imposé. Elle donne la parole à un médecin palestinien qui lance un appel déchirant depuis Gaza, se raccroche à la voix d'Ariel Cypel, son coauteur installé en France... mais tout la ramène au dérisoire de sa démarche – plus que minoritaire, tellement isolée dans la société israélienne (son film est d'ailleurs une production 100 % française...). Néanmoins, à travers son obstination à s'opposer, à filmer l'immontable, Anat Even nous donne à voir un acte de résistance puissant. Et fait la preuve, presque malgré elle, que l'espoir n'est pas mort.

YELLOW LETTERS



Réalisé par İlker ÇATAK

Allemagne / Turquie 2026 2h09

VOSTF (turc)

avec Özgü Namal, Tansu Biçer,
Leyla Smyrna Cabas, Ipek Bilgin...

**Scénario d'İlker Çatak, Ayda Çatak
et Enis Köstepen**

Ours d'or, Festival de Berlin 2026

On pourrait se croire dans un milieu très protégé, privilégié : la crème de la culture, l'élite intellectuelle et artistique de la Turquie. Une bourgeoisie installée dont la vie devrait être facile. Mais dès le générique, un indice jette le doute : la mention du premier « interprète » du film est... la ville de Berlin dans le rôle d'Ankara. La capitale de l'Allemagne dans le rôle de la capitale de la Turquie ! Le postulat de départ est limpide : il serait impossible de traiter les sujets qui vont être abordés, de les filmer dans le pays où ils sont censés prendre chair...

Soit, donc, sous le ciel berlinois, Ankara. Aziz est un professeur reconnu qui enseigne dans l'une des plus prestigieuses universités de la capitale. Son épouse Derya est une comédienne adulée, incontournable. Tout en cultivant une grande indépendance, ils ont bâti et continuent de bâtir le plus fort de leur carrière ensemble. Des œuvres engagées, des pièces contemporaines qui font le miel du Théâtre national. Mais

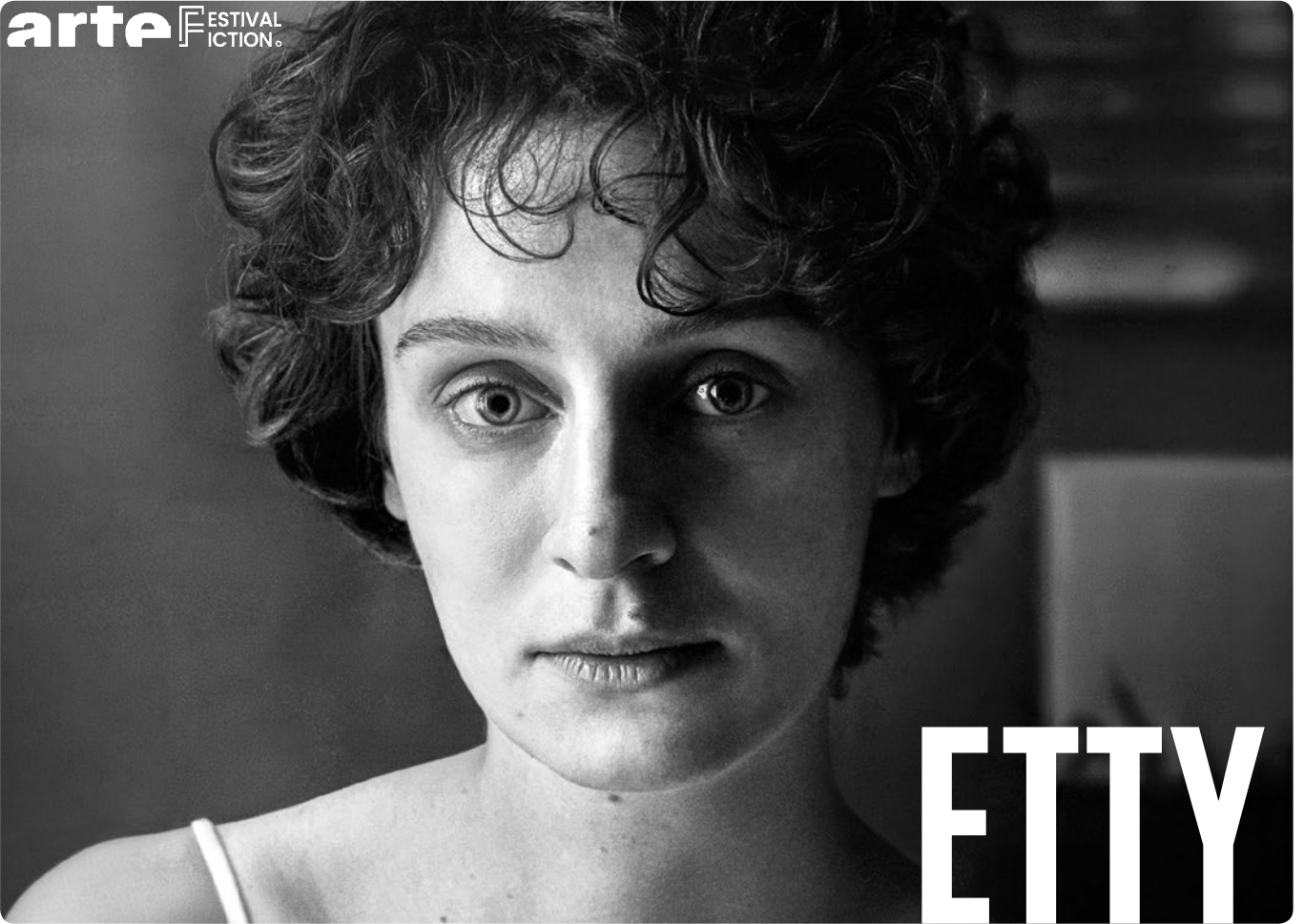
sournoisement, insidieusement, une forme de violence institutionnelle sourde vient écorner à bas bruit la liberté d'expression générale. Dans la rue, la colère monte. Celles et ceux qui se croyaient intouchables, protégés par leur statut social, sont peu à peu sommés de choisir leur camp, de donner des gages de fidélité au pouvoir. Faute de quoi... L'avis de disgrâce et de déchéance sociale arrive aux concernés sous la forme de simples lettres, presque anodines, dans des enveloppes jaunes : « les yellow letters ». Un tel en reçoit une pour avoir osé exprimer publiquement telle opinion ; telle autre est mise sur la touche, perd son emploi à la suite d'une délation, sans bien comprendre d'où elle émane, sans que les arguments soient forcément très clairs. Ces lettres sont d'abord plutôt rares mais très vite elles se multiplient, chacun priant de ne pas recevoir la sienne. En bons militants humanistes, Derya et surtout Aziz s'engagent d'emblée aux côtés des contestataires, dans des comités de soutien. Jusqu'au jour où, leur notoriété ne suffisant plus à les protéger, Aziz puis Derya reçoivent chacun à leur tour sa lettre jaune. Derya, parce qu'elle a une fille à élever, n'est pas prête à tout sacrifier, sa vie, sa carrière – et essaie tant bien que mal de trouver un compromis moral, mais ses convictions vacillent. La tension monte au sein du couple, à l'image

de celle qui convulse tout le pays. À partir de ce microcosme familial, émergent toutes les contradictions, les doutes, les angoisses qui parcourent l'ensemble de la Turquie, font frémir tout un peuple et dériver toute une société, prête à sombrer dans l'inconnu : la tension glaçante qui règne dans les premiers frémissements de la montée d'une dictature.

On n'en dira guère plus – si ce n'est qu'un autre grand personnage de l'aventure entre alors en scène, en la personne de la ville d'Istanbul, incarnée par... Hambourg. Tout comme dans son précédent film, *La Salle des profs*, le réalisateur İlker Çatak (d'origine turque mais né et vivant en Allemagne) porte à son paroxysme l'art du huis clos. On est secoué par les déboires de ses personnages, leurs dilemmes ravageurs. Et progressivement, ce qui se passe dans une simple cuisine prend une dimension universelle. Le film tend un miroir autant à la Turquie d'Erdogan qu'à l'Allemagne, ainsi qu'à nos propres petites lâchetés, nos incapacités à refuser l'inadmissible, nos facilités à ne pas regarder plus loin que nos pieds, à fuir la réalité quand elle est trop dérangeante. Démonstration implacable, mais qui entrouvre une voie vers la lumière, pousse à regarder les choses en face, à ne pas jouer les autruches, à avancer résolument en refusant de se déshumaniser.

Samedi 9 mai, SÉANCES EXCEPTIONNELLES, projection de la série *Etty* :
de 10h30 à 13h, projection des épisodes 1, 2 et 3, et de 14h à 17h, projection des épisodes 4, 5 et 6.
Tarif unique 10 euros les deux séances.

arte FESTIVAL
FICTION.



Série en six épisodes créée, écrite et réalisée par Hagai LEVI
Basée sur les journaux intimes et les lettres d'Etty Hillesum

France / Allemagne / Pays-Bas
2025 5h24 **VOSTF** (néerlandais / allemand)

avec Julia Windischbauer,
Sebastian Koch, Leopold Witte,
Gijs Naber, Claire Bender...

Il est rare – pour ne pas dire inédit – qu'on décide de programmer la diffusion complète d'une série. L'évidence et l'enthousiasme l'ont vite emporté au vu des qualités exceptionnelles d'*Etty* et à la perspective de projeter sur grand écran une oeuvre d'Hagai Levi, un des plus grands créateurs de séries au monde, à qui l'on doit notamment *BetiPul* (adapté en France sous le titre de *En Thérapie*), *The Affair*, *Our boys* ou *Scenes from a marriage* (adaptation du *Scènes de la vie conjugale* de Bergman).

La série est inspirée des écrits d'Etty Hillesum (1914-1943), rédigés entre 1941 et 1943 et publiés longtemps après sa mort, survenue à Auschwitz à l'âge de 29 ans, suite à sa déportation volontaire. Jeune femme juive néerlandaise,

Etty a en effet refusé de bénéficier des protections qui lui étaient offertes, en choisissant de partager le sort de ses semblables et continuer à aider ceux qu'elle pouvait jusqu'au bout. La série d'Hagai Levi relate les deux années avant sa déportation, pendant lesquelles Etty Hillesum entreprit d'écrire son journal sous l'impulsion de son psychanalyste Julius Spier, avec qui elle entretenait une relation amoureuse. Ces écrits témoignent avec une incroyable acuité du parcours émancipateur d'une jeune femme trouvant via l'écriture un nouveau rapport au monde, l'expression entière de son être et de sa considération profonde des autres. Ce cheminement – physique, amoureux, intellectuel – se fait en pleine connaissance de la noirceur de l'époque : confrontée aux montées des persécutions, Etty développe une aversion profonde contre la haine.

« La barbarie nazie éveille en nous une barbarie identique. Cette barbarie qui est la nôtre, nous devons la rejeter intérioriquement », écrit-elle.

La trajectoire d'Etty Hillesum reste une énigme pour bien des commentateurs. Issue d'une famille non pratiquante, elle

adopta le geste d'agenouillement propre aux chrétiens sans jamais se convertir. La série rend à cette femme son caractère plein et irréductible, s'arrêtant aux portes de ce qui constitue un acte de solidarité à peine concevable, emportant dans son sac vers les camps un exemplaire de la Bible, un du Coran, *L'Idiot* de Dostoïevski et un recueil de poèmes de Rilke.

En plus de relater avec brio cet accomplissement spirituel d'Etty Hillesum, le coup de génie d'Hagai Levi est d'avoir entièrement transposé le récit dans le Amsterdam d'aujourd'hui. Voir une capitale européenne contemporaine plonger dans le totalitarisme, entendre s'entasser le métal des bicyclettes hollandaises comme les nazis amassaient les paires de lunettes à l'entrée des camps : l'effet d'anachronisme est saisissant et résonne avec les discours de haine qui partout gagnent nos sociétés. La lucidité des choix d'Etty Hillesum, refusant d'être réduite au statut de victime, inlassablement guidée par un idéal de solidarité, forme une lecture historique et politique moderne, formidablement éclairante.

ROMERÍA



Écrit et réalisé par **Carla SIMÓN**

Espagne 2025 1h52 **VOSTF**

avec Lúcia Gracia, Mitch, Tristán Ulloa, Alberto Gracia, Miryam Gallego, Janet Novás...

Après la mort de sa mère à Barcelone, Marina y a été adoptée quand elle était enfant. Pour finaliser son dossier de bourse étudiante, elle doit fournir un certificat de paternité. Or son père biologique est mort à Vigo, en Galice. Quand elle arrive dans cette ville portuaire au bord de l'Atlantique, elle ne connaît de son histoire que ce que sa mère a écrit dans son journal intime. Dans les dossiers de l'administration, son père n'a jamais déclaré d'enfant. C'est sa famille de sang qui détient la clef des portes de l'université, une famille dont les membres ne partagent pas les mêmes souvenirs concernant ses parents, emportés tous les deux par la toxicomanie et le SIDA.

Carla Simón – cinéaste catalane qui avait déjà deux films remarquables à son actif : *Été 93* (2017) et *Nos soleils* (2022), nous embarque avec *Romería* dans un pèlerinage familial, un labyrinthe de silences où l'écho des mots de sa mère tresse un fil d'Ariane que Marina suit pour ne pas se perdre dans les mensonges et les faux-fuyants des uns et des autres.

Au fil de l'eau de cette autre mer qu'elle commence à aimer – « Me gusta este mar » –, elle filme le décor du drame comme on ferait un repérage avant un tournage : l'océan, le port, les îles, le vieux bateau de son père, un chat, l'immeuble où il vécut quelque temps avec sa mère, le bleu du ciel, les oiseaux...

Avant de se confronter au Minotaure, le grand-père, Marina va écouter, avec une sérénité troublante, les récits de ses deux oncles et de ses deux tantes qui n'ont toujours pas coupé le cordon avec le patriarche irascible, ni avec leur mère dont les migraines théâtrales n'arrivent pas à cacher le malaise. La vérité, pas forcément bonne à dire, tombera de la bouche des enfants, de ses cousins et cousines... À l'aide de sa petite caméra, des pages griffonnées par sa mère et des informations glanées dans les trous de mémoire du clan, Marina va mettre elle-même en images l'histoire d'amour et de mort de ses parents.

Le dispositif narratif et le traitement des images de Carla Simón permettent des passages fluides et intenses entre le présent et le passé, entre le réel et l'imaginaire. Nous sommes dans ses pensées où elle recompose sans haine ni rage le récit des origines et les questions qu'il soulève : quelle personne serais-je aujourd'hui si j'avais grandi dans cette famille ?

La jeune actrice Lúcia Garcia porte ce film avec une force et une grâce sidérantes, qui donnent à son personnage une maturité que l'on n'attend pas d'une fille de dix-huit ans qui découvre la lâcheté et la pourriture derrière la façade respectable de la bourgeoisie.

Romería est un film sur la quête des origines, sur la famille, ses secrets, ses mensonges, sa veulerie... Mais c'est aussi un film sur le pouvoir des images et de l'imagination, sur la puissance du cinéma et de la fiction pour transcender la réalité en la regardant en face.

Enfin *Romería* met au jour le hors champ de l'épidémie de SIDA où sont tombés, en Espagne comme en France, des milliers d'usagers de drogue par voie intraveineuse dans les années 1980 et 1990. Ces victimes sont beaucoup moins présentes dans la mémoire collective que celles de la communauté gay qui a su faire de sa visibilité une arme de combat. Pourtant ces femmes et ces hommes se sont aussi battus contre le VIH, dans leurs corps et dans le corps social, au sein de collectifs et de groupes d'auto-support. Elles et ils ont fait avancer les programmes d'échange de seringues et de substitution à l'héroïne, ils et elles ont défendu leurs droits et leur dignité. En les sortant de l'ombre, ce très beau film leur rend hommage.



THE WORLD OF LOVE

Écrit et réalisé par YOON Ga-eun
Corée du Sud 2025 2h VOSTF
avec Seo Su-bin, Chang Hye-jin,
Kim Jeong-sik, Kang Chae-yun...

Un film formidable, tout en nuances, complexe et chargé à bloc d'une énergie communicative, réalisé par une jeune réalisatrice dont c'est le troisième long métrage (les deux premiers ne sont pas arrivés jusqu'à nous).

Joo-in est la joie de vivre incarnée. Adolescente espiègle, elle croque la vie à pleines dents, entourée de sa bande de copines qui adorent raconter des blagues osées et imiter les chorégraphies de leurs groupes de Kpop préférés, d'une mère douce et attentionnée – malgré un léger penchant pour la bouteille –, et d'un petit frère, futur magicien dans l'âme, qui organise des spectacles à la maison. Tout un monde pas forcément conventionnel, mais un cocon tendre, bienveillant, aimant. Elève enjouée, Joo-in est un peu la star de sa classe. Sans doute un rien trop impulsive, ce qui, au premier abord, va plutôt bien avec son inépuisable entrain. À moins qu'elle ne suive trop irrégulièrement ses cours de taekwondo pour parvenir à un parfait contrôle d'elle-même. Ou alors, est-

ce que les jeunes garçons de sa classe seraient en porcelaine, pour perdre l'équilibre à la moindre petite accolade de cette tornade de fille ? On résume : Joo-in est une fille joyeuse, emportée, voire même un peu brusque, mais rien de grave, elle aime tout le monde et le monde le lui rend bien !

Jusqu'au jour où un camarade lui demande de signer une pétition contre le retour dans leur quartier d'un homme condamné pour des faits de pédophilie, avec comme argument premier que les victimes, traumatisées à vie, ne peuvent se reconstruire. Dans un premier temps, Joon-in refuse de signer et demande à son auteur de modifier cette formulation maladroite qui, selon elle, condamne les victimes à ne jamais réussir à dépasser leur traumatisme... Et quand elle constate que sa demande de modification n'est pas prise en compte, la volcanique adolescente s'emporte, tempête et clame haut et fort, de but en blanc, avec la brusquerie qui la caractérise... qu'elle a elle-même été victime d'abus sexuels et n'en est pas traumatisée pour autant ! Toute la classe tombe des nues, abasourdie par cette révélation. Joo-in essaie de revenir sur ses propos, mais ne fait que s'enfoncer. Peu à peu, ses

amies se détournent. Et des messages apparaissent dans ses cahiers...

Plus gros succès du cinéma coréen indépendant en 2025, *The World of love* a offert à sa réalisatrice une reconnaissance internationale – saluée par les plus grands cinéastes asiatiques : Bong Joon-ho, Kore-Eda Hirokazu, Jia Zhangke... La jeune Seo Su-bin, révélation du film, irradie l'écran : vive, exubérante, touchante, elle se fond avec naturel dans son rôle d'idole de ses camarades progressivement ostracisée, soulignant toute la complexité du sujet que le film aborde sans tomber dans le cliché. Si, au premier abord, *The World of love* semble raconter le parcours d'une jeunesse face au traumatisme que constituent les violences sexuelles subies durant l'enfance, il ne limite pas sa perspective à la seule victime et sa capacité à s'en sortir – ou encore aux étapes de la reconstruction. Le film n'est pas un récit sur la résilience, entendue comme une capacité intrinsèque de surmonter des épreuves. Au contraire, il vient enrichir ce prisme individuel de multiples facteurs aussi essentiels que l'environnement, l'éducation, la famille, les amis, le lien social... toutes ces facettes rappelant à quel point, pour le meilleur et pour le pire, l'être humain n'est pas un animal solitaire mais bien plutôt relié au monde par l'amour comme force de vie...

ANJA BREIEN EN 6 FILMS



WIVES

Cinéaste rare et pionnière de la Nouvelle Vague norvégienne, Anja Breien a porté un regard d'une grande acuité sur la condition féminine. Une dizaine d'années après la Nouvelle Vague française, elle s'impose avec son premier film *Le Viol*, suivi en 1975 par *Wives*, réalisé en réponse au *Husbands* de John Cassavetes et qui interroge la place des femmes dans la société contemporaine. Réalisatrice et scénariste, Anja Breien bâtit une œuvre exigeante, mêlant intimité et réflexion politique, où mémoire, justice et rapports de pouvoir occupent une place centrale. Elle a ouvert la voie à toute une génération de cinéastes. Son œuvre, reconnue internationalement, témoigne d'un regard audacieux et critique, et a contribué à inscrire le cinéma norvégien sur la scène mondiale.

WIVES

(HUSTRUER)

Norvège 1975 1h24 **VOSTF**
avec Anne Marie Ottersen,
Katja Medbøe, Frøydis Armand...
Scénario d'Anja Breien

Trois amies d'enfance se revoient lors d'une fête donnée en l'honneur de leur ancienne institutrice. Retrouvant leur spontanéité et leur bonne humeur, désireuses de prolonger ce bon moment partagé, elles décident d'abandonner mari, enfants et travail pour passer toute une journée ensemble. L'occasion rêvée de prendre conscience de leur situation individuelle et de faire le point sur leur vie. Les dialogues ont été co-écrits avec les trois actrices principales. Le groupe avait déjà développé et présenté une pièce de théâtre sur un thème similaire, jouée au Théâtre National en 1974 et source de discussions passionnées avec les spectatrices et spectateurs après chaque représentation. Le film aborde, c'est sa

grande force, la question quotidienne et pratique de la condition féminine. Énorme succès public en Norvège, le film fut également célébré par la critique internationale.

WIVES 2, DIX ANS APRÈS

(HUSTRUER – TI ÅR ETTER)

Norvège 1985 1h28 **VOSTF**
avec Anne Marie Ottersen,
Katja Medbøe, Frøydis Armand...
**Scénario d'Anja Breien
et Knut Faldbakken**

Kaja, Mie et Heidrun se retrouvent lors d'une soirée, dix ans après leur première escapade. Elles quittent la fête ensemble, complètement saoules, et décident de ne pas rentrer chez elles. Elles vont être de nouveau confrontées chacune (mais ensemble) aux incohérences

de leur vie quotidienne, amoureuse et sociale. Elles s'installent quelque temps dans un luxueux hôtel de Malmö, oubliant leurs responsabilités familiales tandis que Noël approche...

1985. Anja Breien retrouve son trio d'actrices de *Wives*, devenu un énorme succès. Les années ont passé, et les héroïnes sont un peu apaisées, mais toujours aussi vives et insolentes. Après le premier volet qui a permis d'interroger de faire avancer la cause des femmes en Norvège, *Wives, dix ans après* aborde les préoccupations de femmes au milieu de leurs vies qui abandonnent à nouveau consciemment leurs obligations familiales et professionnelles le temps d'une parenthèse enchantée, dans un contexte social où ce sont plutôt les époux qui prennent la tangente...

WIVES 3, ELLES ONT 50 ANS !

(HUSTRUER III)

Norvège 1996 1h13 **VOSTF**
avec Anne Marie Ottersen,
Katja Medbøe, Frøydis Armand...
**Scénario d'Anja Breien,
Frøydi Armand, Katja Medbøe
et Anne-Marie Ottersen**

Mie, Heidrun et Kaja se retrouvent pour fêter les 50 ans de cette dernière. Elles en profitent pour faire un point sur leurs vies, leurs hommes, leurs enfants, leurs parents vieillissants... Elles évoquent

Révélation d'une cinéaste norvégienne

aussi leurs rêves non réalisés, et leurs craintes grandissantes de ne pas y parvenir sans perdre leurs légendaires joie et soif de vivre.

Vingt ans après le premier volet, Anja Breien achève sa trilogie avec une réflexion sur le temps, le vieillissement et la mémoire des luttes féministes. Attentive aux échanges et aux silences, elle accompagne, une dernière fois, des femmes engagées dans la transmission, pour qui la liberté apparaît comme un processus fragile, toujours à recommencer.

LE VIOL (LE CAS ANDERS)

(VOLDTEKT)

Norvège 1971 1h33 **VOSTF** Noir et blanc avec Svein Sturla Hungnes, Anne Marie Ottersen, Liv Thorsen, Per Carlson...

Scénario de Per Blom et Anja Breien

Une banlieue banale couverte de neige. Au petit matin un viol est commis, bientôt suivi d'une autre tentative. Anders a été remarqué non loin de la scène du crime. La police l'arrête et enquête pour déterminer les raisons et l'enchaînement d'événements qui auraient conduit ce jeune homme ordinaire, bien sous tous rapports, à commettre deux crimes. Anders ne peut se reconnaître dans le portrait que l'on fait de lui.

Le titre original du projet, *Le Cas Anders*, est plus approprié que *Le Viol*, car le film analyse les rouages de la justice et l'expérience douloureuse d'un suspect dans le système judiciaire norvégien. Breien, si elle signe une critique implacable de la machine judiciaire, n'oublie pas au passage d'égratigner une société qui reste délibérément sourde à la parole des femmes.



L'HÉRITAGE

(ARVEN)

Norvège 1978 1h35 **VOSTF** avec Espen Skjønberg, Anita Bjørk, Håge Juve, Jan Hårstad...

Scénario d'Anja Breien, Lasse Glomm et Oddvar Bull Tuhus

À la mort de l'armateur Kai Skaug, la famille dispersée se retrouve étroitement liée par son héritage. Car le défunt, dans son testament, a décrété que seule une famille entière et unie aura le droit de lui succéder à la tête de la société qu'il a créée. Cet héritage en forme de chantage change la vie de chacune et chacun, révélant des conflits longtemps dissimulés.

Un véritable tour de force cinématographique, un portrait de dix personnalités très différentes dont chaque histoire et chaque vision de la vie nous est révélée au moyen d'une écriture acérée, de répliques précises et d'une mise en scène virtuose.

LA PERSÉCUTION

(FORFØLGELSEN)

Norvège 1981 1h29 **VOSTF** avec Lil Terselius, Bjørn Skagestad, Anita Bjørk, Erik Mørk...

Scénario d'Anja Breien

Au début du XVII^e siècle, une femme, Eli, fermière et tisserande, éprise de liberté et d'indépendance, s'attire la jalousie et les soupçons de ses voisins. Elle ne craint pas d'avouer ouvertement son amour pour Aslak, un valet de ferme. Peu à peu, on lui attribue des pouvoirs surnaturels et maléfiques. Une série d'incidents apparemment inexplicables semblent confirmer ces soupçons. Eli est bientôt accusée de sorcellerie.

Le style de Breien brille ici par son approche réaliste et sa sensualité. Tourné dans un dialecte de l'est de la Norvège, le film impressionne par son réalisme, sa modernité et par la puissance de son propos universel, loin des fantasmes que peut susciter la figure de la sorcière. Jouant avec les codes de la reconstitution historique, flirtant avec le film de genre, Breien poursuit ainsi son projet politique et esthétique : ausculter et dénoncer une société patriarcale hypocrite et misogyne, au travers de grands et complexes personnages féminins.





HAYAT

(LA VIE)

Écrit et réalisé par Zeki DEMIRKUBUZ
Turquie 2024 2h40 VOSTF
avec Miray Daner, Burak Dakak,
Cem Davran, Umut Kurt...

« La vie reste un mystère
si l'on ne demande rien. »

Riza, jeune orphelin, travaille comme boulanger avec son grand-père, un homme honnête et plein de sagesse, qui lui apprend que ses fiançailles avec Hicran viennent d'être rompues, sa promesse s'étant fait la belle pour échapper au destin qui était le sien mais qu'elle n'avait pas choisi... Ce n'est pas tant la déception de la rupture – après tout, il ne l'avait vue que deux fois, cette inconnue rebelle – mais bien plus un sentiment diffus, entre incompréhension et culpabilité, qui va pousser notre héros à partir pour Istanbul, la ville aux vingt millions d'âmes, à la recherche d'Hicran.

Peu à peu, avec beaucoup de finesse et de délicatesse, cette quête de la disparue va permettre au réalisateur de nous offrir un portrait passionnant de la société turque actuelle, tracé par petites touches subtiles, au gré des rencontres essentiellement masculines de Riza : le tableau d'ensemble s'organise progressivement, se complète, s'enrichit, sans

jamais tomber dans le stéréotype. *Hayat* s'impose ainsi comme une œuvre ample et sensible, portée par un souffle poétique, oscillant entre rêve et réalité. Nous découvrons en profondeur une Turquie tiraillée entre modernité et valeurs traditionnelles, entre patriarcat et liberté. Le film n'est jamais univoque, il laisse au contraire une grande place au flottement, à l'incertitude, au doute... qui ouvrent au maximum le champ des possibles. Parfois on s'approche de ce personnage féminin enfui et on croit en saisir quelque chose de précis. Mais l'instant d'après, Hicran redevient une énigme. Tous ces hommes qui gravitent autour d'elle cherchent à lui assigner une place, parfois même à la conformer à leurs volontés, d'autres encore à éteindre chez elle la moindre étincelle de vie, à en faire un sujet de nature morte en somme. Au final, le personnage ne se laisse appréhender que dans les creux, entre les mots et les images, comme si l'homme, voué à ne rien comprendre à la femme, trouvait par là le seul moyen de la cerner. La comédienne Miray Daner interprète admirablement cette mystérieuse Hicran qui cherche tour à tour à se libérer de l'emprise patriarcale pour y revenir malgré elle, puis s'en éloigner à nouveau. Elle offre au personnage son regard qui ne se détourne pas, riche en émotions et néanmoins toujours énig-

matique, parfois même équivoque. *Hayat* pourrait être aussi un film sur l'amour, le mariage arrangé, sur les jeunes filles qui n'ont d'autre choix que de s'enfuir, mais c'est au final un film sur la Vie – c'est d'ailleurs la traduction française du titre –, avec son lot d'incertitudes, ses petits arrangements plus ou moins satisfaisants, ses doutes, ses joies... et toute la valeur que l'on veut bien lui accorder !

Lors d'un entretien, le réalisateur, Zeki Demirkubuz a livré ce témoignage sur sa manière d'aborder le cinéma : « Je fais des films avec mon cœur, c'est tout ce qui compte. Je fais des films avec ma colère contre la vie telle qu'elle est, contre le système. Le cinéma reste le seul à pouvoir exprimer les deux niveaux de la vie, en profondeur et en surface. Il est là pour nous aider à comprendre, à découvrir, pour répondre à des questions et nous en poser de nouvelles. Parfois, le cinéma me fait l'impression d'un ami chez lequel je découvre subitement les signes d'un comportement diabolique : c'est comme ça le cinéma, profond et ambigu. » *Hayat*, le premier de ses dix films à être distribué en France, est bien à l'image de ces propos, profondément engagé et sans compromis, tout en restant au plus près du sensible et de l'humain.

LA FEMME DE



Réalisé par David ROUX

France 2025 1h33

avec Mélanie Thierry, Eric Caravaca, Arnaud Valois, Jérôme Deschamps, Jérémie Renier...

Scénario de David Roux et

Gaëlle Macé, d'après le roman

***Son nom d'avant* d'Hélène Renoir**

(Éditions de Minuit)

Nous vient immédiatement à l'esprit une référence évidente, une filiation qui, loin de plomber le film, lui offre au contraire comme un socle solide à partir duquel déployer toute sa singularité. Cette référence, c'est Claude Chabrol, référence absolue dans l'art de dépendre au cinéma la bourgeoisie française, d'en décortiquer au scalpel les codes, d'en ausculter les symptômes, d'en révéler la petitesse cachée derrière les luxueuses façades. Si le film se passe bien de nos jours, le monde étouffé et étouffant qu'il raconte semble figé dans le temps. À l'image de la grande demeure désuète, imposante, dans laquelle se déroule la majeure partie du récit. Des meubles aux vernis précieux, de l'argenterie impeccablement lustrée, des nappes amidonnées, des lits profonds qui ont connu les naissances, les morts et les ébats conjugaux – et extra-conjugaux – de plusieurs générations. Des chambres d'enfants sans joie, des portes qui grincent et des escaliers de service.

À la mort de sa vieille mère, au tout début du film, c'est une évidence pour Antoine, l'aîné de la famille : il va venir s'installer ici avec femme et enfant – et assumer l'héritage de cette famille de riches industriels, dont le pouvoir autant que le patrimoine se transmet de père en fils. Sa femme Marianne, qui (bien sûr) ne travaille pas, s'occupera de son père malade et âgé. C'est l'usage, chez ces gens-là. Dans ces familles, à moins d'entrer en dissidence, on ne conteste pas la parole de l'homme. « Femme de » docile, Marianne a renoncé depuis longtemps à sa liberté et s'est coulée dans un moule rigide, finalement assez confortable, qui lui garantit un statut social envié et un prie-dieu réservé à l'église. La femme d'Antoine, donc, endosse ce nouveau rôle de nurse, comme elle a accepté les autres : épouse, mère, belle-fille, belle-sœur, paroissienne... Avec résignation et une certaine forme de détachement, comme anesthésiée par cette vie qui se déroule à l'insu de ses désirs et la mène inexorablement à son propre effacement. Mais elle a beau être lucide sur cette lente dissolution d'elle-même, elle ne cherche pas à lutter ni fuir. Pour aller où ? Vivre de quoi ? Comme beaucoup de femmes, malheureuses, mal-aimées, voire malmenées, elle reste. Par peur de l'inconnu et aussi « pour les enfants » : elle ne mesure que trop bien ce que représente la descendance (masculine)

dans le schéma familial.

Mais l'édifice va se fissurer. D'abord lorsque Tim, son jeune fils, tente d'acheter sa présence en lui tendant un billet : elle comprend alors qu'il a déjà basculé du côté obscur de la lignée patriarcale et capitaliste de la maison. Et puis il y a cet homme, surgi d'un passé qu'elle a soigneusement occulté, et qui cherche à la revoir. Doucement, elle prend conscience de son enfermement, de son renoncement – et du prix à payer pour simplement sauver sa peau.

Deuxième long métrage de David Roux après le remarqué *L'Ordre des médecins*, *La Femme de* est un drame d'intérieur feutré, presque claustrophobe, portée par la performance de Mélanie Thierry qui offre une belle complexité au personnage de Marianne, ambivalente et pas vraiment sympathique. Il y a beaucoup de cruauté dans cette peinture froide et grise de ce monde où se perpétue le pouvoir – un monde qui s'accroche à son existence, replié sur ses traditions, hermétiquement fermé aux (r)évolutions sociétales, aux principes d'égalité homme-femme ou de consentement. Mais il y brille aussi l'espoir, offert au détour d'un regard ou d'une parole et qui donne aux femmes la force de s'affranchir de leurs geôliers, fussent-ils bien élevés et bien fringués.



Séance unique Mardi 26 Mai à 20h, suivi d'un échange avec le réalisateur **Chakib Taleb-Bendiab** ! Cette projection est proposée par **Regards sur le Cinéma Algérien**, association qui a pour objectif de faire connaître le cinéma algérien au public d'Occitanie.

ALGER

Réalisé par **Chakib TALEB-BENDIAB**
Algérie 2025 1h33
Avec Nabil Asli, Meriem Medjkane...
Représentant officiel de l'Algérie aux Oscars 2025

Inspiré de faits réels, le film *Alger* raconte l'enlèvement d'une petite fille qui plonge un quartier populaire dans la peur, la colère et la suspicion. À travers le regard du cinéaste franco-algérien Chakib Taleb-Bendiab, le drame explore la perte de confiance, les tensions sociales et la résilience humaine dans une ville marquée par son histoire.

Ce premier long-métrage, entièrement produit en Algérie, ce qui mérite d'être souligné tant c'est rare, a comme titre d'origine, « 196 mètres », ce qui traduit plus fidèlement les jeux d'échelle propres à ces espaces confinés, où les habitants s'observent, se guettent et, parfois, se trahissent. Le film, qui s'ouvre sur cette idée et se développe selon une double temporalité, remontant le fil des événements dans une course contre la montre déclenchée par l'enlèvement nocturne d'une fillette dans un passage obscur, s'attache aux relations entre les personnages et à la manière dont elles vont évoluer. On suit ainsi Dounya, psychiatre clairvoyante endeuillée qui doit faire face à la misogynie du milieu, Samy, jeune commissaire qui ne supporte plus son métier et ses conditions de travail mais qui se bat pour faire les choses bien, et pour finir, un flic plus expérimenté qui se contente de vouloir trouver un bouc émissaire pour obtenir un grade supérieur.

Tout en mobilisant les conventions du polar, Chakib Taleb-Bendiab évoque le trauma lié à la décennie noire. Entre 1991 et 2002, l'Algérie a été le théâtre d'une guerre civile sanglante opposant l'armée du gouvernement, héritée du Front de libération national (FLN), à des guérillas islamistes qui ont pris les armes après l'annulation du second tour des élections législatives de 1991. Le Front islamique du salut (FIS) y revendiquait une victoire écrasante face à l'ancien parti unique du FLN. Il s'agit de l'un des épisodes les plus sanglants de l'histoire récente de l'Algérie, on estime qu'il y a entre 150 000 et 200 000 morts, des milliers de disparus, et cette guerre civile laisse en héritage de nombreux traumatismes, tant à l'échelle des familles que de la nation toute entière.

Séance unique vendredi 5 juin à 20h, présentée par les élèves et Mikael Espinasse, enseignant en cinéma ! **Tarif unique 4,50 €**

NEVERS FAIT SON CINÉMA !

L'option et la spécialité Cinéma du lycée Nevers sont fières de vous présenter leurs courts-métrages de l'année, fruit de plusieurs mois de travail, d'expérimentations et de passion partagée.

De l'écriture du scénario au choix de mise en scène, en passant par le tournage et le montage, les élèves ont été impliqués à chaque étape du processus de création. Cette projection est l'aboutissement d'un apprentissage à la fois technique et artistique, mais aussi d'une véritable aventure collective, où chacun a pu trouver sa place devant ou derrière la caméra.

Encadrés par leurs enseignants et des intervenants professionnels du son et de l'image, ils ont exploré différentes formes de narration, interrogé le langage des images et du son, et développé un regard personnel sur le monde qui les entoure.

Leurs courts métrages, proposés dans ce programme, reflètent leurs questionnements, leur sensibilité et leur créativité.



LE MIROIR DU PASSÉ – réalisé par Elisa DELUC

Henry, un homme d'affaires arrive à l'hôpital pour voir sa femme, Constance. Une infirmière lui parle d'une mystérieuse femme qui vient souvent la voir. Lorsque cette femme apparaît, Henry découvre qu'il s'agit en fait d'une ancienne femme avec qui il aurait eu une histoire dans le passé.

LES PATIENTS – réalisé par Maeva SALIOT

Carl et Lohan, que tout oppose, se retrouvent contraints de partager une chambre d'hôpital. Entre tensions et confidences, leur cohabitation forcée va faire naître un lien inattendu. Dans cet espace suspendu, leur rencontre pourrait bien changer le cours de leur existence.

PLUS JAMAIS LOIN DE TOI – réalisé par Edgar CORNET

Lorsqu'une jeune femme tente de mettre fin à ses jours à la plage, elle fait la rencontre de Marine. Ensemble, elles se lient d'amitié et deviennent comme des sœurs. Malheureusement, leur amitié ne suffira pas à sauver Léane qui décédera sous les coups de ses parents.

NILS – réalisé par Nola ESPINASSE et Maxence HOFFMANN

Nils, un étudiant en Fac suspecte son professeur d'être un tueur en série et de pouvoir s'en prendre à sa petite amie Laura. À mesure que ses soupçons grandissent, Nils s'enfonce dans une enquête obsessionnelle qui brouille les frontières entre réalité et paranoïa. La vérité est-elle celle que l'on croit ?



LA CORDE AU COU

(DEAD MAN'S WIRE)

Réalisé par Gus VAN SANT

USA 2025 1h45 VOSTF

avec Bill Skarsgård, Dacre Montgomery, Colman Domingo, Cary Elwes, Al Pacino, John Robinson, Myha'la Herrold...

Scénario d'Austin Kolodney, d'après le film documentaire *Dead man's line* d'Alan Berry et Mark Enochs

Comme souvent dans la vraie vie, les motivations de Tony Kiritsis ne sont pas si évidentes à comprendre – et encore moins à résumer. Son histoire de prêt hypothécaire foireux, les mécanismes de l'enfumage tordu, banal, dont il a été la victime consentante, tout ça ne plaide pas en faveur d'une immédiate empathie avec ce beau cowboy moustachu (Bill Skarsgård), largué, épuisé, tendu comme une arbalète, pigeon idéal d'une énième déclinaison du jeu de bonneteau capitaliste. Ce qui est simple à comprendre, en revanche, c'est sa colère. Une colère sourde, froide et blanche comme cet hiver de 1977 qui s'étire sur la ville. Tony Kiritsis, c'est le brave gars. Yankee en diable, apprécié de ses voisins et de sa lointaine famille, pote des flics avec lesquels il partage occasionnellement une ou deux bières dans le rade où ils ont leurs habitudes communes. Un gars sans histoires, qui professe une foi inconditionnelle dans « l'American Dream », ses valeurs de liberté, d'égalité des chances, de propriété privée, et sa promesse de réus-

site sociale... Une réussite à portée de main de quiconque n'est pas fainéant, met la main à la pâte et au portefeuille. Plutôt que de fonder sagement une famille, Tony a donc imaginé d'investir tout son pécule, toutes ses éconocroques, pour acheter un bout de terrain dans son quartier et y développer un projet de centre commercial, qui devait rentabiliser la poignée d'enseignes qui avaient quasi signé pour s'installer dans la galerie. Pour ce faire, notre bonhomme s'était adossé à une société de prêt, la Meridian Mortgage – qu'il soupçonne d'avoir détourné lesdites enseignes vers un centre commercial concurrent et volontairement plombé son projet à lui, en vue d'en récupérer l'exclusivité des fruits (le beurre), plus les intérêts (l'argent du beurre).

On imagine bien le gars au bout du rouleau. Il a tout tenté. Il a voulu discuter, s'expliquer, négocier. Il en a appelé à l'honnêteté, au bon sens, à la justice... Mais l'argent a force de loi – et face à Tony, l'argent, ce n'est pas ce qui manque. Il en arrive sans doute à penser, comme dans la chanson, qu'il « ne vaut pas la corde pour se pendre ». Dans un sursaut, armé de son désespoir et de son fusil de chasse, il se rend une ultime fois au siège de la Meridian Mortgage. Pas pour discuter. Pour obtenir réparation. Quitte pour cela à prendre le patron en otage. Et si le patron n'est pas là, son directeur adjoint de fils fera parfaitement l'affaire. Et c'est là, précisément, que le film commence...

Touche-à-tout de génie du cinéma américain, aussi à l'aise en artisan de studio hollywoodien (*Will Hunting*) qu'en cinéaste indé au formalisme radical (*Gerry*), Gus Van Sant ne cesse, de film en film, de portraiturer les laissés-pour-compte et les exclus du rêve américain. Qu'ils soient de la middle class, travailleurs pauvres, sur les routes, prostitués, toxicos, hétéros, homos, jeunes, vieux – toutes et tous plus ou moins marginaux, plus ou moins déclassés, engagés dans une lutte inégale contre la société pour faire valoir un droit à exister. Depuis *Prête à tout* (1995, qui consacra définitivement Nicole Kidman), il se plaît à choisir ponctuellement ses (anti) héros et héroïnes dans la vie réelle – à s'essayer au biopic (*Harvey Milk*) ou à puiser son inspiration dans des faits divers (*Elephant*, *Promised Land*). *La Corde au cou*, thriller haletant et minimaliste, adapté de la très véridique histoire de l'authentique Tony Kiritsis, fait partie de cette dernière catégorie. On comprend ce qui a intéressé le réalisateur dans cette histoire de prise d'otage, la première suivie en temps réel à la télévision. Réalisation d'un classicisme élégant, ambiance groovy à souhait, réalité et fiction entremêlées, le réalisateur nous régale d'une parfaite reconstitution des années 1970 qui colle parfaitement à son duo d'acteurs. À l'instar de son otage suffocant (épataant Dacre Montgomery), on s'attache malgré lui à cet escogriffe de Tony, ultime avatar du « Jack » Burns / Kirk Douglas de *Seuls sont les indomptés* (David Miller, 1962), et à son épopée désespérée.



Séance Oblik jeudi 30 avril à 20h, suivie d'un échange avec **Maxime Lachaud**, à l'occasion de la sortie de son ouvrage *Shockroads* qui propose d'explorer le sud des États-Unis au gré d'un périple personnel où la fiction et la réalité s'entremêlent.

L'ENFANT MIROIR

Écrit et réalisé par Philip RIDLEY

GB Canada 1990 1h36 VOSTF

avec Viggo Mortensen, Lindsay Duncan, Jeremy Cooper, Sheila Moore, Duncan Fraser, Robert Koons...

Dans l'Amérique rurale des années 50, un enfant rêveur et farceur, élevé par un père alcoolique et une mère abusive, échafaude des hypothèses farfelues à propos des villageois qui l'entourent. Alors que les disparitions d'enfants se multiplient, il devient convaincu que la veuve qui vit seule sur le bord de la route est un vampire...

Le premier film du britannique Philip Ridley, écrivain et peintre de formation, évoque d'emblée, dans la composition de ses plans, certaines toiles d'Edward Hopper et surtout d'Andrew Wyeth, insufflant un climat étrange, étouffant, totalement imprégné de l'imaginaire gothique américain. Dans ce monde peuplé des superstitions et des angoisses de l'Amérique profonde, toute rationalité s'effondre pour laisser place à l'affrontement symbolique du Bien et du Mal et justifier des éruptions de violence aux conséquences tragiques. Œuvre inclassable à la lisière du fantastique, *L'Enfant miroir* est un cauchemar en pleine lumière à l'étonnante beauté où se profile par instant l'ombre de *La Nuit du chasseur*, un conte macabre et pervers vécu au travers des yeux d'un enfant qui, à trop croire de vaines apparences et à taire l'évidence, y perdra douloureusement son innocence.



SHOCKROADS de Maxime Lachaud, aux éditions Timeless

Déjà auteur d'un livre consacré à l'auteur Harry Crews et d'un autre à la figure du redneck au cinéma, la dévotion de Maxime Lachaud aux territoires états-uniens n'est plus à prouver. Après avoir co-réalisé le sublime *Texas trip a carnival of ghost*, l'auteur reprend la route en direction du sud des états unis avec un ouvrage entre biographie à peine déguisée et recueil d'obsessions visuelles. *Shockroads* est une plongée jouissive, à la fois documentaire et imaginaire, dans un cinéma horrifique, onirique et sacrément culte. À l'appui d'images nombreuses comme autant d'éléments d'une enquête, l'auteur revient sur des lieux de tournage de films, recueille la parole de cinéastes et d'écrivains et nous fait voyager dans le monde entier en nous racontant les aventures rocambolesques qui lui sont arrivées dans ces périple où la réalité dépasse toujours la fiction.

À noter l'auteur sera également présent à la librairie le GRAIN DES MOTS le 29/04 à 19h pour une rencontre et une dédicace de l'ouvrage qui sera suivie d'un apéritif offert par l'association Les Amis du Grain des Mots.



Séance Oblik mercredi 13 mai à 20h, pour cette séance l'équipe d'Oblik vous propose le film le plus étrange de l'œuvre du célèbre Werner Herzog et après la séance on se retrouve juste en face du cinéma pour discuter cinoche autour d'un verre !

LES NAINS AUSSI ONT COMMENCÉ PETITS

de Werner Herzog

Allemagne 1970 1h36 VOSTF

avec Helmut Döring, Gerd Nickel, Paul Glauer...

Dans ce qui ressemble à un centre d'enfermement pour les personnes naines, en un lieu non déterminé, un groupe de nains se rebellent contre l'autorité. Ils assiègent le bâtiment de la direction dans lequel l'initiateur de la révolte est maintenant prisonnier ligoté, et en viennent rapidement à un véritable saccage des lieux, incluant beuverie, violence envers les personnes, massacres d'animaux, mus par une fièvre de plus en plus destructrice.

Le second long métrage du cinéaste allemand Werner Herzog, alors un outsider remarqué en 1970 après le singulier *Signes de vie* (1968), compte parmi ses plus incassables et déroutants. Film entièrement interprété par des actrices et acteurs nains, difficile à promouvoir après sa réalisation car très inconfortable, polémique et provocateur, il accédera rapidement au rang d'œuvre culte, proto-punk et nihiliste. On pourrait s'attendre, avec ce synopsis de départ et dans le contexte de la contre-culture de l'époque, à une forme de plaidoirie spartakiste, vibrante et humaniste pour la défense des minorités brimées, de l'altérité sous toutes ses formes, contre les dangers des centres institutionnels d'enfermement, en dénonciation du mauvais alibi éducatif et sanitaire que pourraient afficher des structures seulement carcérales et répressives. Il n'en est rien : Werner Herzog répond en total électron libre avec une fable décalée et absurde sur la violence inhérente à la nature humaine. Quelle est la raison de cette rébellion ? Quelle pensée formulable, quel projet ont ces nains ? Rien n'en sera dit, car il n'y a probablement rien, rien d'autre que le néant et l'indignité vers lesquels l'humanité sait tristement se complaire dans son parcours, de manière répétée et inlassable. Les nains ne sont pas les innocents de cette farce grotesque qu'on peut lire dans l'Histoire des hommes, ils en sont aussi les acteurs, car eux aussi ont commencé petits.

Séance unique mercredi 12 mai à 20h, dans le cadre du cycle
Quand les femmes font des films de genre. Présentée par **Hadrien Fontanaud**
(Université de Montpellier Paul Valéry), spécialiste du cinéma britannique.



PREVENGE

De Alice LOWE

Royaume-Uni 2016 1h 32 **VOSTF**
Avec Alice Lowe, Gemma Whelan,
Kate Dickie

Ruth est enceinte de sept mois et, comme de nombreuses futures mères pendant leur grossesse, elle croit pouvoir entendre la voix de son bébé qui s'adresse à elle. À la différence près que sa progéniture l'encourage sur la voie de la folie meurtrière. Portant encore le deuil de son mari disparu quelques mois plus tôt, Ruth accepte d'être formée aux techniques létales par son bambin très persuasif. Elle se lance alors dans une virée sanglante afin d'éliminer toute personne amenée à la côtoyer, du propriétaire d'une animalerie au DJ d'un club, en passant par une femme d'affaires solitaire. En plein carnage, le ventre arrondi de Ruth lui sert de parfait alibi : après tout, qui pourrait suspecter d'être une meurtrière sans pitié une femme enceinte au si doux visage ?

Prevenge est le premier film d'Alice Lowe en tant que réalisatrice, elle en est également l'interprète principale. On retrouve chez elle cet humour noir cher à nos voisins britanniques, celui notamment

de *Touristes* (2012) de Ben Wheatley qu'Alice Lowe avait co-scénarisé.

Dans *Prevenge*, Alice Lowe incarne Ruth, une femme enceinte victime d'un drame qui est révélé progressivement au spectateur. Son obsession ? Se venger des responsables de sa tragédie personnelle.

Prevenge joue une partition de Slasher très classique, proposant une succession de meurtres, très graphiques, drôles et décalés et le film brille également par sa galerie de personnages tous plus détestables les uns que les autres. On citera cet homme fasciné par des animaux prédateurs (des serpents, des mygales, etc.) ou un DJ toujours à l'affût

de nouvelles conquêtes, faisant preuve d'une finesse inouïe à l'égard de Ruth : « j'adore les grosses. [...] vous êtes plus ouvertes d'esprit. ». On songe aussi à cette DRH, froide et cynique, qui refuse d'embaucher notre héroïne en raison de sa grossesse.

Alice Lowe, enceinte durant le tournage s'est clairement inspirée de sa vie personnelle pour interpréter le rôle. À sa façon, l'actrice-réalisatrice, dont l'écriture tranchante fait ressortir les angoisses universelles liées à la grossesse, dénonce le regard sinistre, stéréotypé, d'une société envers les femmes enceintes.

QUAND LES FEMMES FONT DES FILMS DE GENRE

Cycle en partenariat avec le projet ANR FEMME (Female Filmmakers and Feminism in the Media). Regroupant des chercheuses et chercheurs de six universités européennes (L'Université du Mans, Paul Valéry Montpellier, Toulouse Jean Jaurès, Îles Baléares, Exeter et Warwick). Le projet FEMME vise à étudier la place, l'œuvre et l'impact des cinéastes, productrices, scénaristes et show runneuses dans les industries du cinéma et de la télévision britanniques, états-uniennes et françaises. Comment penser l'histoire du cinéma et de la télévision des femmes ? Comment les œuvres dialoguent-elles avec les différents courants féministes ? La création audiovisuelle peut-elle être vectrice d'émancipation ? Les projections seront présentées par des spécialistes et suivies d'un temps d'échange avec le public. Organisé par Monica Michlin et David Roche, professeur-es à l'Université Paul Valéry Montpellier, le cycle est une belle occasion de (re)découvrir des films de genre (biopic, guerre, horreur, film noir, romcom, science-fiction) réalisés par des femmes.

PROGRAMME

AUTOFICTION
à partir du 3/06

BAIT
à partir du 3/06

CHAO
du 20/05 au 9/06

COCOTTE
du 27/05 au 9/06

COLLAPSE
du 27/05 au 9/06

LA CORDE AU COU
du 20/05 au 9/06

COSMOS
du 27/05 au 9/06

DAO
du 29/04 au 19/05

DUNE
du 20/05 au 09/06

EN NOUS
à partir du 3/06

L'ÊTRE AIMÉ
du 16/05 au 9/06

LA FEMME DE
du 29/04 au 19/05

LES FLEURS DU MANGUIER
du 29/04 au 19/05

LE GARÇON QUI FAISAIT DANSER LES COLLINES
à partir du 3/06

HAYAT
du 29/04 au 12/05

HISTOIRES PARALLÈLES
du 14/05 au 9/06

NOUS L'ORCHESTRE
du 29/04 au 9/06

PLUS FORT QUE MOI
du 29/04 au 9/06

ROMERIA
du 29/04 au 19/05

SAUVONS LES MEUBLES
du 6/05 au 26/05

SORDA
du 29/04 au 26/05

THE NEW WEST
du 6/05 au 9/06

THE WORLD OF LOVE
du 6/05 au 9/06

LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
du 12/05 au 9/06

VIVALDI ET MOI
du 29/04 au 9/06

YELLOW LETTERS
du 29/04 au 5/05

LE CINÉ DES ENFANTS

LES BEAUX JOURS
du 13/05 au 2/06

BRENDAN ET LE SECRET DE KELLS
du 20/05 au 2/06

LE CHANT DE LA MER
du 20/05 au 2/06

LES CONTES DU POMMIER
du 29/04 au 19/05

NOUVEAUX COPAINS À PUFFIN ROCK
à partir du 3/06

LA PRINCESSE, L'OGRE ET LA FOURMI
du 29/04 au 12/05

SOIRÉES RENCONTRES DÉBAT

FOOD COOP
Mercredi 29/04 à 20h

L'ENFANT MIROIR
Jeudi 30/04 à 20h
Oblik

TOUT VA BIEN
Vendredi 1/05 à 16H50

SAUVONS LES MEUBLES
Lundi 4/05 à 20h
+ réalisatrice

SOIRÉE LUMUMBA
Mardi 5/05 à 20h

YAFA-LE PARDON
Mercredi 6/05 à 20h

COLLAPSE
Jeudi 7/05 à 20h
Palestine

RÉSISTANCES
Vendredi 8/05 à 20h

ETTY
Samedi 9/05 à 10h30

MA RENCONTRE AVEC MIKIS THEODORAKIS
Dimanche 10/05 à 11h

ADIOS BUENOS AIRES
Lundi 11/05 à 20h

PREVENGE
mardi 12/05 à 20h
anr Femme

LES NAINS AUSSI ONT COMMENCÉ PETITS
Mercredi 13/05 à 20h
Oblik

LES FLEURS DU MANGUIER
Mardi 19/05 à 20h

ALGER
Mardi 26/05 à 20h

CROQUANTES
jeudi 28/05 à 20h

LA BELLE ÉQUIPE
Dimanche 31/05 à 11h

Courts NEVERS
vendredi 5/06 à 20h

ANJA BREIEN en 6 films
du 29/04 au 19/05

SEMAINES DE L'AMÉRIQUE LATINE ET DES CARAÏBES 2026
du 21 mai au 7 juin

MERCREDI 29 AVRIL	12H00 SORDA	14H00 VIVALDI ET MOI	16H05 CONTES DU POMMIER	17H30 NOUS L'ORCHESTRE	20H00 FOOD COOP	
	12H10 ROMERIA	14H20 PLUS FORT QUE MOI	16H35 LA PRINCESSE, L'OGRE...	17H40 VIVALDI ET MOI	19H45 DAO	
	12H20 NOUS L'ORCHESTRE	14H10 YELLOW LETTERS	16H40 FLEURS DU MANGUIER	18H40 Anja Breien	20H20 LA FEMME DE	
JEUDI 30 AVRIL	12H00 VIVALDI ET MOI	14H10 bébé FLEURS DU MANGUIER	16H10 CONTES DU POMMIER	17H40 VIVALDI ET MOI	20H00 Oblik L'ENFANT MIROIR	
	12H10 NOUS L'ORCHESTRE	14H00 LA FEMME DE	15H50 DAO		19H20 SORDA	
	12H20 ROMERIA	14H30 Anja Breien WIVES 2	16H15 LA PRINCESSE, L'OGRE...	17H20 PLUS FORT QUE MOI	19H40 HAYAT	
VENDREDI 1^{er} MAI	11H15 VIVALDI ET MOI	13H20 NOUS L'ORCHESTRE	15H10 CONTES DU POMMIER	16H50 TOUT VA BIEN	18H50 VIVALDI ET MOI	21H00 PLUS FORT QUE MOI
	11H00 SORDA	13H00 FLEURS DU MANGUIER	15H00 YELLOW LETTERS	17H30 SORDA	19H30 NOUS L'ORCHESTRE	21H15 ROMERIA
	11H30 LA FEMME DE	13H20 HAYAT	16H15 LA PRINCESSE, L'OGRE...	17H15 Anja Breien WIVES 3	19H00 DAO	
SAMEDI 2 MAI	11H00 SORDA	13H00 LA FEMME DE	15H00 LA PRINCESSE, L'OGRE...	16H15 PLUS FORT QUE MOI	18H30 VIVALDI ET MOI	20H40 ROMERIA
	11H10 DAO		14H30 CONTES DU POMMIER	16H00 HAYAT	19H00 SORDA	21H00 NOUS L'ORCHESTRE
	11H30 Anja Breien LA PERSÉCUTION	13H20 VIVALDI ET MOI	15H30 NOUS L'ORCHESTRE	17H20 FLEURS DU MANGUIER		20H10 YELLOW LETTERS
DIMANCHE 3 MAI	11H00 SORDA	13H00 ROMERIA	15H10 NOUS L'ORCHESTRE	17H00 VIVALDI ET MOI	19H20 PLUS FORT QUE MOI	
	11H10 VIVALDI ET MOI	13H10 YELLOW LETTERS	15H40 CONTES DU POMMIER	17H10 SORDA	19H10 DAO	
	11H20 FLEURS DU MANGUIER	13H20 NOUS L'ORCHESTRE	15H20 LA PRINCESSE, L'OGRE...	16H50 LA FEMME DE	19H00 Anja Breien L'HÉRITAGE	
LUNDI 4 MAI	11H10 VIVALDI ET MOI	13H15 SORDA	15H10 PLUS FORT QUE MOI	17H25 VIVALDI ET MOI	20H00 SAUVONS LES MEUBLES + réalisatrice	
	11H30 NOUS L'ORCHESTRE	13H30 FLEURS DU MANGUIER	15H30 ROMERIA	17H40 NOUS L'ORCHESTRE	19H30 DAO	
	11H20 YELLOW LETTERS	13H45 HAYAT	16H40 LA FEMME DE	18H30 Anja Breien LE VIOL	20H30 SORDA	
MARDI 5 MAI	12H10 PLUS FORT QUE MOI	14H30 DAO		17H50 SORDA	20H00 SOIRÉE LUMUMBA	
	12H30 bébé SORDA	14H35 VIVALDI ET MOI	16H40 NOUS L'ORCHESTRE	18H30 ROMERIA	20H40 VIVALDI ET MOI	
	12H20 LA FEMME DE	14H10 YELLOW LETTERS (D)	16H35 FLEURS DU MANGUIER	18H30 Anja Breien WIVES 1	20H10 HAYAT	

LUNDI 18 MAI	11H00 L'ÊTRE AIMÉ	13H30 HISTOIRES PARALLÈLES	16H10 L'ÊTRE AIMÉ	18H45 THE NEW WEST	20H45 L'ÊTRE AIMÉ
	11H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H50 SORDA	15H50 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	18H10 THE WORLD OF LOVE	20H30 HISTOIRES PARALLÈLES
	11H15 VIVALDI ET MOI	13H40 NOUS L'ORCHESTRE	15H40 PLUS FORT QUE MOI	18H00 <i>Anja Breien</i> L'HÉRITAGE (D)	20H00 SAUVONS LES MEUBLES
MARDI 19 MAI	11H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H30 <i>bébé</i> SAUVONS LES MEUBLES	15H20 VIVALDI ET MOI	17H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	20H00 LES FLEURS DU MANGUIER
	11H00 HISTOIRES PARALLÈLES	13H40 L'ÊTRE AIMÉ	16H10 HISTOIRES PARALLÈLES	18H50 L'ÊTRE AIMÉ	21H20 THE NEW WEST
	11H20 L'ÊTRE AIMÉ	14H00 THE WORLD OF LOVE	16H20 NOUS L'ORCHESTRE	18H10 <i>Anja Breien</i> LA PERSÉCUTION (D)	20H20 SORDA

Tous les films choisis dans cette programmation peuvent faire l'objet de séances scolaires, en général les matins. 20 personnes minimum. Pour d'autres propositions, envies, projets, on en parle volontiers ! **Contactez-nous : montpellier@cinemas-utopia.org et 04 67 52 32 00.**

MERCREDI 20 MAI	12H20 L'ÊTRE AIMÉ	15H00 VIVALDI ET MOI	17H15 L'ÊTRE AIMÉ		20H00 LA CORDE AU COU
	12H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	14H20 HISTOIRES PARALLÈLES	17H00 LES BEAUX JOURS	18H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	20H20 HISTOIRES PARALLÈLES
	12H30 SORDA	14H30 DUNE	17H10 LE CHANT DE LA MER	19H00 CHAO	20H45 NOUS L'ORCHESTRE

JEUDI 21 MAI		14H00 HISTOIRES PARALLÈLES	16H50 THE NEW WEST	18H50 SAUVONS LES MEUBLES	20H40 L'ÊTRE AIMÉ
		14H10 LA CORDE AU COU	16H20 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	18H40 VIVALDI ET MOI	20H50 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
		14H20 NOUS L'ORCHESTRE	16H10 THE WORLD OF LOVE	18H30 CHAO	20H20 DUNE

 VENDREDI 22 MAI	11H10 HISTOIRES PARALLÈLES	13H50 L'ÊTRE AIMÉ	16H25 HISTOIRES PARALLÈLES		19H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	21H30 HISTOIRES PARALLÈLES
	11H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H15 <i>bébé</i> THE NEW WEST	15H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	17H30 L'ÊTRE AIMÉ	20H00 CHAO	21H45 L'ÊTRE AIMÉ
	11H20 VIVALDI ET MOI	13H30 THE WORLD OF LOVE	15H45 NOUS L'ORCHESTRE	17H35 DUNE	20H10 LA CORDE AU COU	22H10 SAUVONS LES MEUBLES

SAMEDI 23 MAI	11H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H20 THE WORLD OF LOVE	15H40 LES BEAUX JOURS	16H40 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	19H00 HISTOIRES PARALLÈLES	21H40 L'ÊTRE AIMÉ
	11H20 HISTOIRES PARALLÈLES	14H00 L'ÊTRE AIMÉ		16H30 BRENDAN ET LE SECRET	18H10 L'ÊTRE AIMÉ	21H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
	11H10 NOUS L'ORCHESTRE	13H00 THE NEW WEST	15H00 SORDA	17H00 DUNE	19H40 LA CORDE AU COU	21H50 CHAO

DIMANCHE 24 MAI	11H00 <i>Ciné-brunch</i> CM LIVAN M. CRUZATA	13H30 L'ÊTRE AIMÉ	16H15 LES BEAUX JOURS	17H20 L'ÊTRE AIMÉ	20H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	
	11H15 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H30 HISTOIRES PARALLÈLES	16H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	18H30 HISTOIRES PARALLÈLES	21H05 LA CORDE AU COU	
	11H30 SAUVONS LES MEUBLES	13H20 PLUS FORT QUE MOI	15H40 LE CHANT DE LA MER	17H30 CHAO	19H30 DUNE	

LUNDI 25 MAI	11H30 LA CORDE AU COU	13H40 THE WORLD OF LOVE	16H00 LES BEAUX JOURS	17H00 L'ÊTRE AIMÉ	20H00 <i>Amérique Latine et Caraïbes</i> UN LUGAR MAS GRANDE
	11H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H20 HISTOIRES PARALLÈLES	16H10 BRENDAN ET LE SECRET	17H50 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	20H20 HISTOIRES PARALLÈLES
	11H20 VIVALDI ET MOI	13H30 SAUVONS LES MEUBLES	15H30 CHAO	17H30 THE NEW WEST	19H30 SORDA (D)

MARDI 26 MAI	12H00 L'ÊTRE AIMÉ	14H35 DUNE		17H10 HISTOIRES PARALLÈLES	20H00 ALGER
	11H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H50 VIVALDI ET MOI	16H00 L'ÊTRE AIMÉ	18H40 THE NEW WEST	20H40 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
	11H40 HISTOIRES PARALLÈLES	14H20 NOUS L'ORCHESTRE	16H10 THE WORLD OF LOVE	18H30 CHAO	20H30 (D) SAUVONS LES MEUBLES

Les séances « **Bébé** » dans les grilles de programmation sont accessibles aux parents accompagnés de leur(s) nourrisson(s). On baisse un peu le son, les autres spectateurs sont prévenus de la présence dans la salle des marmots qui, parfois, babillent doucement dans les bras de leurs géniteurs.

MERCREDI 27 MAI	11H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H50 COSMOS	16H40 BRENDAN ET LE SECRET	18H20 COCOTTE	20H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE
	11H00 HISTOIRES PARALLÈLES	13H40 L'ÊTRE AIMÉ	16H15 LES BEAUX JOURS	17H15 L'ÊTRE AIMÉ	20H00 HISTOIRES PARALLÈLES
	11H15 VIVALDI ET MOI	13H30 NOUS L'ORCHESTRE	16H10 CHAO	17H30 COLLAPSE	19H30 LA CORDE AU COU

JEUDI 28 MAI	11H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	13H30 LA CORDE AU COU	15H30 <i>bébé</i> COCOTTE	17H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE	20H00 CROQUANTES
	11H00 HISTOIRES PARALLÈLES	13H40 COLLAPSE	15H20 L'ÊTRE AIMÉ	17H50 HISTOIRES PARALLÈLES	20H30 L'ÊTRE AIMÉ
	11H20 CHAO	13H10 DUNE	15H45 VIVALDI ET MOI	18H00 THE WORLD OF LOVE	20H20 COSMOS

VENDREDI 29 MAI	11H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 11H10 HISTOIRES PARALLÈLES 11H20 DUNE	13H20 L'ÊTRE AIMÉ 13H45 THE NEW WEST 14H00 THE WORLD OF LOVE	15H50 COSMOS 15H40 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 16H15 NOUS L'ORCHESTRE	18H40 HISTOIRES PARALLÈLES 17H55 LA CORDE AU COU 18H05 COLLAPSE	19H55 COCOTTE 19H40 PLUS FORT QUE MOI	21H20 L'ÊTRE AIMÉ 21H50 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 22H00 CHAO
SAMEDI 30 MAI	11H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 11H00 HISTOIRES PARALLÈLES 11H15 VIVALDI ET MOI	13H50 COLLAPSE 13H40 L'ÊTRE AIMÉ 13H20 THE NEW WEST	15H30 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 16H10 LES BEAUX JOURS 15H20 LE CHANT DE LA MER	18H00 COSMOS 17H00 COCOTTE 17H20 CHAO	19H00 HISTOIRES PARALLÈLES 19H10 LA CORDE AU COU	21H00 L'ÊTRE AIMÉ 21H40 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 21H10 DUNE
DIMANCHE 31 MAI	11H00 LA BELLE EQUIPE 11H20 L'ÊTRE AIMÉ 11H30 COLLAPSE	13H40 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 14H00 HISTOIRES PARALLÈLES 13H10 (D) LE CHANT DE LA MER	16H00 (D) BRENDAN ET LE SECRET 16H40 LES BEAUX JOURS (D) 15H00 CHAO	17H45 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 17H35 L'ÊTRE AIMÉ 17H00 COSMOS	20H20 COCOTTE 20H10 HISTOIRES PARALLÈLES 17H00 DUNE	
LUNDI 1^{er} JUN	11H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 11H10 HISTOIRES PARALLÈLES 11H20 COSMOS	13H15 NOUS L'ORCHESTRE 13H50 L'ÊTRE AIMÉ 14H10 DUNE	15H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 16H20 LA CORDE AU COU 16H45 THE WORLD OF LOVE	17H15 HISTOIRES PARALLÈLES 18H20 COCOTTE 19H00 CHAO	20H00 Amérique Latine et Caraïbes EL BENNY 20H20 L'ÊTRE AIMÉ 20H45 COLLAPSE	
MARDI 2 JUN	11H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 11H30 L'ÊTRE AIMÉ 11H15 COCOTTE	13H20 THE NEW WEST 14H00 HISTOIRES PARALLÈLES 13H10 DUNE	15H20 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 15H45 COLLAPSE	17H40 LA CORDE AU COU 16H45 L'ÊTRE AIMÉ 17H20 PLUS FORT QUE MOI	19H50 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 19H30 HISTOIRES PARALLÈLES 19H40 COSMOS	

**Retrouvez nous sur Facebook Utopia Montpellier-Sainte Bernadette
et Instagram @utopia_montpellier**

MERCREDI 3 JUN	11H20 EN NOUS 11H10 L'ÊTRE AIMÉ 11H30 COSMOS	13H50 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 13H40 LA CORDE AU COU 14H30 DUNE	16H10 PUFFIN ROCK 16H40 CHAO	17H50 LE GARÇON QUI ... 17H30 BAIT 17H20 COCOTTE	20H00 Amérique Latine et Caraïbes EN ATTENDANT CARNAVAL 19H30 AUTOFICTION 19H15 HISTOIRES PARALLÈLES	
JEUDI 4 JUN		13H00 HISTOIRES PARALLÈLES 13H15 bébé LE GARÇON QUI ... 13H30 COLLAPSE	15H40 VIVALDI ET MOI 15H20 NOUS L'ORCHESTRE 15H10 LA CORDE AU COU	17H45 EN NOUS 17H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 17H30 COCOTTE	20H10 L'ÊTRE AIMÉ 19H30 AUTOFICTION 19H45 BAIT	
VENDREDI 5 JUN	11H10 AUTOFICTION 11H20 BAIT 11H00 THE WORLD OF LOVE	13H20 CHAO 13H30 COSMOS 13H15 THE NEW WEST	15H10 HISTOIRES PARALLÈLES 16H15 L'ÊTRE AIMÉ 15H15 COLLAPSE	17H50 LE GARÇON QUI ... 16H50 EN NOUS	20H00 CM NEVERS 19H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 19H15 COCOTTE	21H15 AUTOFICTION 21H10 DUNE
SAMEDI 6 JUN	11H20 AUTOFICTION 11H00 HISTOIRES PARALLÈLES 11H10 LA CORDE AU COU	13H30 COSMOS 13H40 COLLAPSE 13H15 NOUS L'ORCHESTRE	16H20 L'ÊTRE AIMÉ 15H30 THE NEW WEST 15H15 PUFFIN ROCK	17H30 LE GARÇON QUI ... 17H00 CHAO	19H00 AUTOFICTION 19H30 EN NOUS 18H45 PLUS FORT QUE MOI	21H10 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 22H00 COCOTTE 21H00 BAIT
DIMANCHE 7 JUN	11H00 Ciné-brunch CM CUBAINS 11H15 AUTOFICTION 11H30 BAIT	13H30 PLUS FORT QUE MOI (D) 13H20 THE NEW WEST (D) 13H40 DUNE	15H50 EN NOUS 15H20 PUFFIN ROCK 16H20 LE GARÇON QUI ...	18H20 AUTOFICTION 17H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 18H30 CHAO	20H30 L'ÊTRE AIMÉ 19H30 HISTOIRES PARALLÈLES 20H20 COCOTTE	
LUNDI 8 JUN	11H00 L'ÊTRE AIMÉ 11H20 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 11H30 CHAO (D)	13H30 VIVALDI ET MOI 13H40 LA CORDE AU COU 13H15 NOUS L'ORCHESTRE	15H35 COSMOS 15H45 THE WORLD OF LOVE 15H00 COLLAPSE	18H30 LE GARÇON QUI ... 18H00 EN NOUS 17H00 DUNE	20H30 HISTOIRES PARALLÈLES 20H40 AUTOFICTION 19H40 BAIT	
MARDI 9 JUN	11H20 COCOTTE (D) 11H40 NOUS L'ORCHESTRE (D) 11H30 BAIT	13H20 LA CORDE AU COU (D) 13H40 COLLAPSE (D) 13H15 THE WORLD OF LOVE (D)	15H20 L'ÊTRE AIMÉ 15H40 VIVALDI ET MOI (D) 15H30 DUNE (D)	18H00 HISTOIRES PARALLÈLES 17H50 AUTOFICTION 18H10 COSMOS (D)	20H40 EN NOUS 20H00 LA VÉNUS ÉLECTRIQUE 21H00 LE GARÇON QUI ...	



DUNE



Écrit et réalisé par David LYNCH
USA 1984 2h17 **VOSTF**

avec Kyle MacLachlan, Sean Young, Francesca Annis, Jürgen Prochnow, Patrick Stewart, Kenneth McMillan, Sting...

D'après le roman de Frank Herbert
Version restaurée 4 K

Réalisée en 1984 par un David Lynch alors âgé de 36 ans, fraîchement auréolé du succès d'*Elephant man* ; four retentissant au box office à sa sortie, désavouée par son propre réalisateur... cette première adaptation du roman culte (et réputé inadaptable) de Frank Herbert a longtemps traîné à ses basques une aura de « film maudit ». Pourtant sa réédition aujourd'hui, dans une superbe version restaurée, rend justice à ce space opera aux accents néo-féodaux, ésotériques et parfois horribles, qui s'affirme comme une œuvre profondément singulière, et très politique. Un récit de science-fiction riche de scènes et de personnages marquants, qui ne livre résolument pas tous ses secrets à la première vision – voire à la deuxième, à la troisième... mais n'est-ce pas précisément une des choses qu'on adore chez le créateur de *Mullholland drive* ?

En l'an 10191, la guilde galactique, qui régit les échanges commerciaux interplanétaires, élabore un piège pour déstabiliser le pouvoir en place. En ré-

sulte l'affrontement de deux empires, deux familles royales, les Atréides et les Harkonnen, pour la possession de la planète Arrakis, sur laquelle est récoltée l'Épice, précieuse substance qui assure la longévité et permet de voyager dans l'espace.

Arrivés sur Arrakis, les Atréides subissent une attaque surprise de la part de troupes militaires Harkonnen commandées par Feyd-Rautha Harkonnen (Sting), neveu du Baron Vladimir Harkonnen (si, si, c'est bien Vladimir son prénom !). Seul survivant avec sa mère de ce massacre prémédité, le jeune prince Paul Atréides (Kyle MacLachlan), se découvre, au contact psychotrope de l'Épice, des pouvoirs surnaturels et une vocation messianique auprès des Fremen, peuplade indigène qui vit dans les vastes dunes désertiques de la planète Arrakis, hantées par des vers des sables géants...

« Le producteur Dino De Laurentiis m'a d'abord appelé pour me demander si j'avais lu *Dune*. J'ai cru qu'ils disaient « June ». Je n'avais pas lu une page de ce truc-là. Du coup, je n'étais pas très enthousiaste au début, surtout les soixante premières pages. Mais peu à peu, j'ai commencé à y prendre goût. Comme, en fin de compte, *Dune* fourmille de choses qui me plaisent, j'ai fini par dire : bon sang, ça c'est un livre dont on peut faire un film ! » déclare David

Lynch qui, rapidement, échange avec Frank Herbert sur la direction à prendre pour adapter son roman. L'écrivain encourage le cinéaste à se libérer de l'œuvre originale – et malgré les nombreuses turpitudes que connaîtra le projet, Herbert ne se désolidariserait jamais du film. Et de fait, plus Lynch se plonge dans l'univers de *Dune*, plus il y trouve matière à faire sien le projet. Un an et sept versions de scénarios seront nécessaires au cinéaste pour parvenir au bon script !

Là où les films de Denis Villeneuve portent l'étendard du tout-numérique doublé d'une relecture à peine cachée de *Lawrence d'Arabie*, celui de Lynch témoigne d'un temps où les décors cyclopéens étaient construits « en dur », où les maquettes flottantes et les effets spéciaux artisanaux ouvraient autant de brèches à notre imaginaire. Le tout n'étant pas dénué d'une noirceur organique, comme les scènes qui touchent au baron Harkonnen, dictateur répugnant au visage constellé de pustules. S'il est acquis que *Dune* se conçoit sur la forme comme une fable portée par son épice planante, sur le fond il peut s'analyser comme la dénonciation d'un monde aux ambitions impérialistes et va t'en guerre dans lequel subsistent quelques poches de résistance salvatrice. Toute ressemblance avec un contexte géopolitique actuel serait purement fortuite... (d'après *Le Monde*)



BAIT

**Produit, écrit, filmé,
réalisé et mis en musique
par Mark JENKIN**

GB 2019 1h29 VOSTF
avec Edward Rowe, Simon Shepherd,
Mary Woodvine, Gilles King,
Chloe Endean...

Il est des cinéastes indéfectiblement rattachés à une ville, un lieu ou un territoire : Fellini ou Nanni Moretti et Rome, Kaurismäki et Helsinki, le canadien Guy Maddin et la (trop sous-estimée) ville glaciale de Winnipeg... L'encore méconnu mais infiniment singulier Mark Jenkin, lui, ce sont les Cornouailles. Cette région grande bretonne sauvage dans laquelle tout breton hexagonal, tout particulièrement finistérien, se sentira immédiatement comme chez lui tant ses falaises et ses petits ports de pêche hors du temps évoquent la baie de Douarnenez, le cap Sizun ou la pointe du Raz.

Du même réalisateur, l'incroyable découvreur de bizarreries cinématographiques ED Distribution avait déjà amené sur les écrans, il y a trois ans, *Enys men* – étrange OVNI à la lisière du fantastique qui évoquait le cultissime *Wicker man* (de Robin Hardy, 1973). Le même distributeur inspiré a aujourd'hui la merveilleuse idée d'exhumer un bijou inédit de Mark Jenkin, tourné avant le covid. Un film moins ésotérique, à la fois naturaliste et fantastique, mais dont la forme,

aussi belle que perturbante, le range illico dans la catégorie (un peu fourre-tout mais alléchante) du « réalisme poétique » – dotée comme il se doit d'un solide fond social : il est ici question de gentrification et de la tentation d'un de ces petits ports de pêche, trop joli pour rester dévolu à son activité séculaire, de céder aux sirènes du tourisme.

Martin, gaillard aussi solide que taciturne, est un pêcheur sans bateau, depuis que son frère a repris le navire familial pour balader les touristes le long de la côte, une activité bien plus lucrative. De même, la maison de famille sur le port a été vendue à des riches Londoniens qui ne l'occupent qu'en villégiature, et louent en Airbnb l'annexe, ancienne re-

mise à filets, à d'autres touristes moins argentés. Martin pratique donc la pêche depuis la plage, vend quelques bars au pub local, espérant économiser suffisamment – à l'ancienne : il met de côté des billets dans une boîte à biscuits – pour un jour racheter un bateau.

Bait met en scène la lutte de deux classes que tout oppose. Entre Martin, encombré de son vieux pick-up qu'il ne peut plus garer au port, et la famille de Londoniens et ses locataires estivaux, le fossé semble infranchissable. Aux gestes opiniâtres du travail très matinal de l'ouvrier (qui dérangent forcément les touristes, certes soucieux d'authenticité mais surtout de leur calme et de leur confort) s'oppose ceux, nonchalants, des vacanciers rangeant leurs bouteilles de mousseux au frigo en vue de leurs fêtes insouciantes.

Mais ce qui suscite réellement l'intérêt et la fascination pour le film, c'est l'opposition entre son propos moderne et sa forme intemporelle : son support, le 16 mm granuleux, et son format 4/3 « à l'ancienne », qui enferme l'action de manière théâtrale, sa prise de son en post synchro, ses plans serrés sur les visages et les mains, l'attention portée aux gestes – magnifiques quand Martin noue les nœuds de ses filets. Mais aussi son montage saccadé qui ose tout, ses flash-back ou flash-forward étonnants qui déstabilisent volontairement le récit. Et au-dessus des conflits des hommes, cette manière magnifique de filmer les paysages éternels en prenant son temps : tout cela rappelle furieusement quelques films inoubliables comme *L'Homme d'Aran* de Robert Flaherty ou son contemporain français *Finis terrae* de Jean Epstein, qui, au début des années 1930 inventaient en cinéma le réel sublimé. 90 ans plus tard, Marc Jenkin ressuscite et revisite magnifiquement le genre.



Ciné-brunch dimanche
24 mai à 11h, en présence
de **Livan Magdaleno Cruzata**,
et en partenariat avec
l'association **Montpellier Cuba**
Solidarité. La séance sera
suivi d'un brunch coopératif
partagé sur la terrasse
Tarif unique 4,50 €

COURTS-MÉTRAGES DE LIVAN M. CRUZATA

CAMALEON

2006 19min **VOSTF**

Peut-on définir l'identité cubaine ? Le documentaire apporte 5 témoignages précieux sur le poids de l'hérédité, des croyances religieuses, de l'athéisme, de l'insularité, de l'Histoire.

LAS SOMBRAS CHINESCAS DE LIBORIO

2008 25min **VOSTF**

« Les ombres chinoises de Liborio », Comme d'autres peuples, Cuba a ses représentants dans des bandes dessinées. Liborio, personnage créé par Richard de la Torriente, symbolise le peuple cubain.

Le documentaire apporte une analyse sur la confrontation entre les rêves et le quotidien difficile des Cubains, leurs frustrations, leur désir d'émigrer...

TAMBORERAS

2025 62 min **VOSTF**

La religion afro-cubaine a longtemps interdit aux femmes d'approcher les tambours consacrés. Mais les temps changent, la société évolue. Le documentaire apporte des témoignages sur la naissance de groupes de femmes jouant enfin des percussions.



Séance unique lundi 1^{er} juin à 20h, présentée par **Mr Quintero**, distributeur de cette rareté, spécialiste du cinéma cubain, et en partenariat avec l'association **Montpellier Cuba Solidarité**.



EL BENNY

Jorge Luis SÁNCHEZ

Cuba 2006 2h12 **VOSTF**

Avec Renny Arozarena, Juan Manuel Villy Carbonell (pour la double vocale), Enrique Molina, Carlos Ever Fonseca, Mario Guerra, Limara Meneses, Isabel Santos, Salvador Wood, Laura de la Uz, Félix Pérez...

Entre drame et comédie musicale, *El Benny* est une fiction inspirée de la vie de l'artiste cubain Benny Moré, chanteur à la voix de ténor, improvisateur de génie et talent ayant une capacité à maîtriser tous les genres de musique cubaine, notamment le boléro, le son cubain et le mambo. Ce film nous conte sa vie et sa carrière en prenant comme point focal les dix dernières années de son existence, entrecoupées de nombreux flash-back sur sa jeunesse. Un homme d'origine très modeste qui a su garder un contact privilégié avec l'âme populaire ; un personnage solaire, séduisant et généreux ; un artiste génial à l'énergie débordante, même s'il apparaît parfois peu fiable dans ses engagements : c'est ainsi que nous apparaît

El Benny à travers ce film, d'une manière aussi saisissante que si nous étions devant un documentaire.

Aux débuts des années 1950, El Benny quitte l'orchestre de Duany pour lancer « Banda Gigante ». En flashback, nous apprenons son succès au Mexique. Puis Benny Moré est pris dans les événements liés au coup d'État de Batista à Cuba. Il visite le Venezuela, subit les machinations d'un homme d'affaires véreux. Et, quelques années plus tard, il rencontre son ancien compagnon de groupe Monchy...

Récompensé dans plusieurs festivals, *El Benny*, entre autres, a remporté le « First Work » au festival New Latin American Cinema à La Havane en décembre 2006. Pour avoir incarné avec maestria le rôle de Benny Moré, le jeune comédien cubain Renny Arozarena remporte le prix Boccalino de la Festival international du film de Locarno en août 2006. Enfin, *El Benny* nous offre aussi une très intéressante reconstitution historique de l'univers des cabarets latinos et cubains des années 1950, depuis les troquets de bas étage jusqu'aux casinos de luxe, avec sa faune d'entrepreneurs de spectacles aux allures de gangsters et de chanteuses plus ou moins entretenues, le tout sur une bande son mémorable !

Séance unique mercredi 3 juin à 20h, suivie
d'une discussion avec des membres de l'association **CAFOFO**.

EN ATTENDANT LE CARNAVAL



Écrit et réalisé par **Marcelo GOMES**
Documentaire Brésil 2019 1h26 **VOSTF**

Nous sommes dans la région du Pernambuco, autrement nommée l'Agreste, dans le Nordeste brésilien. Autrefois agricole, le village de Toritama est devenu « la capitale du jean », comme nous l'annonce de toutes ses dents le couple au sourire ultrabright qui accueille le visiteur. L'expression amuse, particulièrement inadaptée pour désigner ces ruelles de terre battue, ces habitations mal achevées qui en semblent en dire long sur l'état financier de la population, mais avant tout elle intrigue : comment tirer gloriole de ces lieux miteux ? Ça, une « capitale » ? Pourtant, plus aucun doute ne subsistera dès les premiers pas dans ce royaume inconnu, celui de « l'or bleu » comme le nomment les habitants. Ici le jean règne en maître absolu, à tous les coins de rue, dans chaque mesure, suintant de chaque pas de porte, de chaque pore... Un déluge de toile, du fil comme s'il en pleuvait, des boutons comme s'il en poussait... D'un revers de

pantalon, le temps a balayé les vestiges du passé, l'ambiance tranquille qui planait par-dessus les toits et les champs. Bienvenue dans la réalité d'un nouveau monde où l'on peut enfin se gorger à la corne d'abondance du capitalisme. En plongeant dans le quotidien de ces esclaves consentants des temps modernes, le réalisateur va découvrir leur conception des choses, toute une philosophie de vie. Si l'on travaille non-stop ici, et pour quelques centimes, on se vante néanmoins de le faire à son rythme, sans patron sur le dos. Mais peut-être est-ce la force du capitalisme de rendre désormais la domination invisible et aussi inattaquable qu'un monstre sans tête. Loin de tout misérabilisme, il se dégage une ambiance chaleureuse de ce documentaire peuplé de personnages touchants et drôles, qui s'activent dans des ateliers où nul ne cesse de coudre, même pour parler... On suivra avec une sympathie mêlée d'incrédulité les pérégrinations des villageois, jusqu'à assister à un étrange rituel qui se reproduit chaque année et qui éclairera le titre du film...

L'association franco-brésilienne **Cafoko**, basée à Montpellier, a pour objet de créer un réseau de collaboration franco-brésilien, de participer à la diffusion de la culture brésilienne à travers des activités socio-culturelles (cours de langue, ateliers, événements, rencontres, concerts, etc) et de promouvoir l'accueil et le soutien aux brésiliens expatriés et aux français souhaitant découvrir la culture brésilienne sous tous ses aspects.



Ciné-brunch dimanche
7 juin à 11h en partenariat
avec l'association **Montpellier**
Cuba Solidarité. La séance
sera suivie d'un brunch
coopératif partagé sur la
terrasse - **Tarif unique 4,50 €**

PROGRAMME DE
2 COURTS-MÉTRAGES CUBAINS
autour de la musique

SON PARA UN SONERO

de **Lourdes de Los Santos**

2007-55 min

Le parcours d'Adalberto Alvarez, el Caballero del son. Il livre ses souvenirs d'enfance à Camaguey, de ses études à l'ENA, de son passage décisif à Santiago de Cuba où il rencontre les meilleurs musiciens de l'époque. Le pianiste, compositeur, arrangeur et directeur d'orchestre Adalberto Alvarez est sans doute le sonero cubain par excellence, d'un style harmonique et mélodique unique. Il a gagné le titre de Cabellero del son grâce ses apports dans ce genre musical traditionnel.

CUBAN GYPSIES PROJECT

de **Livan Magdaleno Cruzata**
et **Philippe Calderon**

2019 1h07

Deux musiciens français qui jouent de la musique gitane se rendent à Cuba, en vacances. Ils savaient qu'ils auraient l'occasion de rencontrer les meilleurs musiciens cubains, d'échanger avec eux, Cela se concrétise à La Havane : au final, l'enregistrement d'un disque avec le mélange des deux styles de musique.

L'association **Montpellier Cuba**
Solidarité a été fondée en 2001.

Ses actions s'étendent des activités culturelles autour du cinéma, de la peinture... à la Solidarité avec le peuple cubain (envoi de médicaments, de matériels divers...) et solidarité sur place à travers les "brigades", en passant par l'accueil de Cubains venus effectuer des stages dans notre région (Inra, Cirad, Iufm...) ou celui des amis de l'association séjournant à Cuba...



Projection unique **vendredi 1^{er} Mai à 16h50**
pour la **journée internationale de lutte pour**
les droits des travailleuses et travailleurs.

TOUT VA BIEN

Réalisé par **Jean-Luc GODARD et Jean-Pierre GORIN**
France 1972 1h35
Avec Jane Fonda, Yves Montand, Vittorio Caprioli

Tout va bien est un film qui a donné au monde du cinéma, pendant un certain temps dans les années 1970, un nouveau mot d'ordre : vivre historiquement. C'est à la fois une constatation de la réalité (nous vivons tous dans l'histoire, nous ne pouvons pas y échapper) et une vision de ce qu'elle devrait être : nous devrions nous efforcer consciemment de vivre dans l'histoire, en relation avec notre environnement social, pour ne pas être simplement un individu, un couple ou une famille, mais, au minimum, une classe sociale !

Jane Fonda incarne Elle, une correspondante américaine à Paris, et Yves Montand incarne Lui, son mari français, qui écrivait autrefois des scénarios pour des films de la Nouvelle Vague et réalise désormais des publicités télévisées. Un jour, Elle, en mission, et Lui, qui l'accompagne pour le plaisir, se retrouvent pris au piège lors d'une occupation ouvrière d'une usine de saucisses. L'usine, représentée comme un vaste bâtiment à plusieurs niveaux avec des pièces, des couloirs et des escaliers en coupe, abrite un patron, des contremaîtres, un délégué syndical, des ouvriers à la chaîne opprimés par les patrons, et des femmes opprimées à la fois par les patrons et par les ouvriers à la chaîne.

De la voix off – qui explique en ouverture que pour faire un film, il faut de l'argent et que pour avoir de l'argent, il faut des stars – jusqu'au carton final qui destine « ce conte à ceux qui n'en tiennent aucun », ce récit questionne avant tout le pouvoir de l'argent qui gouverne le monde. Les deux cinéastes choisirent de ne pas présenter leur film à La Mostra de Venise, où il avait été sélectionné. A la place, ils décidèrent de le projeter dans un « contre-festival » italien organisé par deux associations d'auteurs italiens, l'ANAC et l'ANCI, promu notamment par Pier Paolo Pasolini.

Ciné-brunch dimanche 31 mai à 11h proposé par **La Carmagnole** dans le cadre des 90 ans du Front Populaire. La séance sera suivie d'une discussion puis d'un brunch partagé sur la terrasse (vous amenez de quoi grignoter, le cinéma se charge des boissons) - **Tarif unique à 4,50€**

LA BELLE EQUIPE

De **Julien DUVIVIER**

France 1936 1h41

Avec Jean Gabin, Charles Vanel, Raymond Aimos, Charles Dorat, Raphaël Médina, Micheline Cheirel, Viviane Romance...

Paris, 1936, cinq copains chômeurs réunis dans une chambre sordide de l'hôtel du roi d'Angleterre, apprennent l'incroyable nouvelle, ils viennent de gagner « cent mille balles » à la loterie. Film emblématique de l'élan fraternel de son époque, nos héros, des ouvriers au chômage, préfèrent mettre en commun leurs gains à la loterie plutôt que de partir chacun de leur côté. Associés, ils acquièrent et transforment en guinguette une ruine sur les bords de la Marne : « Chez Nous ».

Mais leur solidarité va être mise à l'épreuve : coups durs, circonstances politiques, rivalités amoureuses... autant de difficultés qui s'accumulent et viennent ébranler cette belle histoire d'amitié.

S'il y avait un film, en dehors du cinéma militant, qui soit empreint de l'aura du Front Populaire ce serait bien celui-ci. Par ses valeurs de solidarité et de fraternité enthousiastes, *La Belle Équipe* est devenu, au fil des ans, le classique emblématique de l'enthousiasme de cette période. Il fait écho à la victoire du socialiste Léon Blum et aux progrès sociaux qu'il inaugure (les congés payés...). Au lieu de profiter chacun de leur côté de leurs gains, nos cinq prolétaires créent une joyeuse coopérative. Le film donne une image généreuse et positive de l'ouvrier, immortalisée par Jean Gabin entonnant avec allant la fameuse chanson « Quand on s'promène au bord de l'eau ». Duvivier et Spaak n'ont pourtant pas réalisé une œuvre politique, mais ils ont su cerner l'esprit du temps et le rendre à merveille dans ce film devenu un grand classique.



Séance unique **lundi 25 mai à 20h** suivie d'une discussion animée par **Paola Domingo** maîtresse de Conférences en Civilisation hispano-américaine à l'Université Montpellier Paul-Valéry, et des membres de l'association **Mut Vitz 34**.

UN LUGAR MAS GRANDE



Nicolas DÉFOSSÉ
France Mexique 2025 1h55 **VOSTF**

En ces temps de campagnes électorales (municipales à l'heure où on écrit ces lignes, mais le cycle est sans fin et la proposition d'une infinie pertinence), le film de Nicolas Défossé tourné dans l'ejido de Tila est une réflexion passionnante sur la réappropriation par les citoyens du pouvoir démocratique. À Tila, lassée des abus répétés de la police, la population a tout simplement décidé de l'expulser – et le maire avec. S'en débarrasser et reprendre collectivement en charge l'organisation, justement, de la collectivité. En lui rendant son sens initial, débarrassée du pouvoir, au service de tous – sans distinction ni préséance. Ce qui vaut quelques moments cocasses, quand l'assemblée hésite à embastiller une poignée de gugusses simplement accusés d'avoir voulu infiltrer la ville pour le compte des partis politiques dont les citoyens, justement, ne veulent plus.

Dans ce passionnant laboratoire de l'autogouvernement, tous les sujets sont abordés. De la sécurité à la collecte des ordures qui se fait désormais par roulement, chacun mettant la main à la benne – même si les plus fortunés essaient de négocier une exemption. Construit en cinéma direct sans voix off ni interviews, *Un Lugar Mas Grande* est une

fascinante immersion dans ce processus démocratique rare et précieux, qui réserve des moments forts et magiques – notamment quand, dans la nuit étoilée, les compañeros chuchotent dans la crainte d'une attaque des paramilitaires susceptibles de briser cette belle utopie. À l'aube du deuxième millénaire, les plus fervents, les plus militants d'entre nous s'en souviennent, déboulaient sur les écrans « l'œil des Zapatistes » : un épatant programme de courts métrages, produit de la formation aux outils audiovisuels des paysans zapatistes par une coopérative de cinéastes – dont Nicolas Défossé. Ces films nous faisaient découvrir la réalité quotidienne de ces paysans révolutionnaires, leurs domaines de lutte qui s'inscrivaient dans une dé-

marche démarrée une décennie plus tôt sous la houlette du mythique et anonyme Commandant Marcos – sorte de Che Guevara à cheval, flanqué d'une cagoule et d'une pipe. Au-delà du folklore militant, les zapatistes ont durablement marqué le pays, au-delà de la province méridionale du Chiapas dont ils sont issus – par la convergence des luttes, les processus d'autonomie vis-à-vis du pouvoir central mexicain. Nicolas Défossé est resté au Chiapas, montant sa propre structure de production. *Un lugar mas grande* ouvre un nouveau chapitre de cette aventure passionnante et, comme on dit aujourd'hui, « inspirante ». C'est tout au moins ce qu'on souhaite aux militants, municipalistes et autres, de chez nous !

Depuis 2001, le « Réseau Escargot » s'organise pour diffuser de manière solidaire le café produit par les zapatistes de la coopérative de café Yach'il. L'objectif est clair dès le départ : il s'agit d'organiser un échange avec des paysans en lutte qui construisent leur autonomie dans tous les domaines (santé, éducation, justice, communication). Parmi les différents groupes du réseau Escargot, l'association Mut Vitz 34 (constituée en 2009) a pour objet le soutien aux revendications des Zapatistes pour leurs terres, leur culture, leur dignité et leur autonomie. En impulsant la diffusion du café provenant des coopératives zapatistes dans l'Hérault (Montpellier, Pézenas, Hauts-Cantons, Millau, etc) et en organisant des événements autour des différents thèmes soulevés par cette révolte (autonomie, droit à la terre, ...), les membres de l'association Mut Vitz 34 entendent soutenir le combat vers l'autonomie des peuples indiens du sud-est mexicain. <http://www.alternatives34.ouvaton.org/collectifs:mut-vitz-34>



Séance unique mercredi 29 avril à 20h animée par l'équipe du Cabas qui viendra présenter son projet de supermarché coopératif dans les quartiers nord de Montpellier. Pour en savoir plus : coopmontpellier-nord.fr - Tarif unique 5 €

FOOD COOP

Film documentaire de Tom BOOTHE
France 2016 1h37 VOSTF

Food Coop fait résolument partie de ces films toniques et inspirants (exemple récent : *Demain*) qui peuvent faire avancer un tout petit peu le schmilblick et œuvrer pour une vie meilleure. Au départ, un œnologue new yorkais Parisien d'adoption : Tom Boothe. Il décide de réaliser un documentaire sur une expérience extraordinaire, peu connue chez nous bien qu'existant depuis 1973 à Brooklyn. La Park Slope Food Cop part d'une idée simple : si les consommateurs se mettent ensemble pour monter leur propre supermarché et choisir eux-mêmes les produits, de préférence bio et de proximité, on devrait pouvoir consommer mieux et moins cher, avec cette notion forte que seuls les participants-coopérateurs pourront acheter dans cette grande surface pas comme les autres. Concrètement, chaque coopérateur donne chaque mois 2 heures et 45 minutes de son temps pour les tâches essentielles (caisse, manutention, découpage, mise en rayon...) et au final peut bénéficier de bons produits largement moins chers que partout ailleurs dans New York. Seule la gestion économique du magasin est assurée par des salariés professionnels. 43 ans plus tard les résultats sont impressionnants : les membres fondateurs partirent 10 mais pour se retrouver aujourd'hui 17 000, à la fois consommateurs, travailleurs et propriétaires, auxquels s'ajoutent 80 salariés, et la Food Coop génère 51 millions de dollars de chiffre d'affaires. Formidable succès !

Le documentaire de Tom Boothe plonge dans le quotidien de la Food Coop tout en discrétion, s'attachant à de multiples exemples qui montrent bien la spécificité du lieu : cette psychanalyste aisée de Manhattan qui côtoie à la caisse une assistante maternelle payée 15 dollars de l'heure ; ces dames qu'on aide à porter leurs courses jusqu'à la rue, avec le sourire ; cette coopératrice qui fait deux heures de trajet pour faire ses courses, parce qu'aller à la Food Coop ce n'est pas une corvée, mais un vrai moment de vie sociale, toute une vie qui se déploie, cosmopolite à souhait !

Séance unique lundi 11 Mai à 20h30,
à l'occasion du génial **TangOsud**, festival international de tango argentin, qui se déroulera du 8 au 17 Mai 2026 à Montpellier et Fabrègues !

ADIÓS BUENOS AIRES

Réalisé par German KRAL
Argentine 2023 1h34
Avec Diego Cremonesi, Marina Bellati

Né en Argentine, le réalisateur German Kral est parti étudier le cinéma en Allemagne en 1991. Il a tourné des documentaires sur la musique cubaine (*Musica Cubana* parrainé par Wim Wenders en 2004) et le tango argentin, notamment *Último Tango* sur le couple légendaire du tango Maria Nieves et Juan Carlos Copes.

Adiós Buenos Aires, est une exploration de l'amour, de l'amitié et de la musique, imprégnée d'une passion profonde et douce-amère qui trouve sa source dans les troubles civils qui ont secoué l'Argentine et dans les expériences vécues par nos personnages confrontés à cette réalité.

L'histoire prend place à la fin de l'année 2001, alors que le pays sombre dans la crise économique. Julio Farber (Diego Cremonesi), bandonéoniste du groupe de tango amateur Los Vecinos de Pompeya, est convaincu que la meilleure option est de quitter son pays pour prendre un nouveau départ en Allemagne. Mais une rencontre avec Mariela Martínez (Marina Bellati), une chauffeuse de taxi rebelle et sans assurance qui percute sa voiture, vient tout compliquer, tant sur le plan sentimental que financier. Tout à coup, tout devient un obstacle à son rêve d'être payé autrement qu'en empanadas, à son souhait d'une vie plus stable pour lui et pour sa fille Paula.

Tout comme Julio, nous sommes aux prises avec les événements qui lui arrivent, à lui, à son groupe qui essaie de garder la tête hors de l'eau dans ce contexte social et politique chaotique et même violent qui emporte l'Argentine, mais nous trouvons du réconfort dans la magnifique ambiance sonore de chansons telles que *Oblivion* de Nicolás Enrich ou *Luz en la sombra*. Le tango accompagne harmonieusement et naturellement les différents moments que le personnage principal et le pays traversent : les moments les plus chaotiques, le désespoir, la frustration. Parmi le répertoire, on peut trouver des chansons populaires telles que « Pasionaal », « Disencounter », « Cambalache » et « Honor the Life » enregistrées spécialement pour le film, vibrant hommage au tango et à ses racines profondes dans la vie des Argentins.e.s.





EN NOUS

Film documentaire écrit et réalisé par Juliette BINOCHÉ
France 2025 2h04 VOSTF
avec Juliette Binoche et le danseur et chorégraphe britannique Akram Khan
Musique : Philip Sheppard

Pour qui ne sait rien d'*En nous*, premier film réalisé par Juliette Binoche, il y a d'abord une première émotion : celle de voir des images datant de 2007. Du numérique Béta-cam, filmé par sa sœur Marion Stalens (pour deux documentaires, *L'Actrice et le danseur* en 2008 et *Juliette Binoche, dans les yeux* en 2009), et de re-découvrir un visage, celui de Juliette Binoche, bien ancré dans les années 2000, presque le même que dans *Caché* (2005) de Michael Haneke. *En nous* se présente alors comme un documentaire sur la fabrication et la captation d'un spectacle, *In-I* (2008), dans lequel deux artistes apprennent ce en

quoi l'autre excelle : Juliette Binoche, comédienne, va apprendre à danser, et Akram Khan, danseur, va apprendre à interpréter. « Je voulais donner au spectateur la possibilité de voir à travers la serrure » dit l'actrice. Un film pour dévoiler un mystère : celui du travail de création entre une actrice et un danseur.

Ce qui est tout de suite admirable, c'est que Binoche réalisatrice évite bien des poncifs. Ici, pas de didactisme télévisuel, seulement sa brève voix introductive en off, qui donne quelques informations contextuelles. Sans autre préambule, le spectateur est plongé dans le bain des répétitions et de la recherche. Comment bien aborder l'autre dans un spectacle qui se rapproche par instants de l'intime, comment s'accorder avec son partenaire, et partager l'énergie de l'autre... Binoche montre dans une première partie de multiples séquences dites de « tentatives » : comment Akram doit bien prononcer son monologue, comment Juliette, portée par Akram, peut marcher sur un mur... Mais comment ne pas être exténuée de fatigue au bout de dix minutes de danse ? Le rire s'invite aux chutes, aux erreurs, à ces essais qui semblent bras-

ser du vent, aux remarques assassines des deux coachs (le « Bon, arrêtez tout, c'est de la merde » après quelques pas de tango bizarres), à un décor et un espace qui se dessinent au fur et à mesure. La meilleure séquence dans ce registre est celle où Binoche doit se retrouver collée au mur de scène, à deux mètres du sol, grâce à une sorte de suspension aimantée dans le dos, puis réciter un long monologue intime dans cette position : la succession de plans où s'accumule le geste brutal d'Akram qui la punaise au mur, la regarder tomber, ne pas être à l'aise, et enfin améliorer le système, est un beau témoignage de ce qu'est le travail d'acteur. Toute cette première partie trouve une délivrance étrange dans la seconde, qui n'est autre que la captation du spectacle *In-I*. Elle fonctionne en opposition à la première, tout en fluidité de montage, sans erreur, sans accroc. [...] S'il y a quelque chose d'inattendu à contempler dans cette seconde partie, c'est le débordement d'énergie du duo. L'art du jeu et de la danse crée, par le hasard, une forme d'art pictural éphémère, et c'est là peut-être que l'on retrouve tout le mystère d'un geste. (C. Ghibaudo, *Tsunami*)



LA PRINCESSE, L'OGRE ET LA FOURMI

Programme de 5 histoires animées d'Edouard NAZAROV
Racontés et chantés par Philippe Katerine
URSS 1975-1987 41 mn

POUR TOUT LE MONDE À PARTIR DE 4 ANS
Tarif unique : 4,5 euros

Découvrez l'œuvre d'un grand maître de l'animation soviétique, Edouard Nazarov ! Cinq petits films pleins d'humour, où les personnages font l'expérience des surprises de la vie, les fourmis comme les ogres, les princesses comme les loups, les chiens comme les hippopotames, et pour qui la solidarité, l'amitié et l'amour l'emporteront !

P'TIT HIPPO : Un hippopotame solitaire envie les fourmis, les abeilles et les lapins, qui vivent en communauté. Jusqu'à ce qu'il rencontre un autre hippopotame !

MARTINKO : Un jeune déserteur trouve un jeu de cartes magique et s'enrichit jusqu'à parvenir au palais du roi. La princesse en tombe amoureuse, mais enrage en constatant que lui ne l'aime pas. Elle va chercher à s'en débarrasser...

LA PRINCESSE ET L'OGRE

Un temps admirable, une princesse insupportable. Une clairière merveilleuse, une hutte affreuse. Dans cette hutte, un ogre invite la princesse à déjeuner, mais devant sa beauté, se sent embarrassé. A moins que ce ne soit l'inverse ?

IL ÉTAIT UNE FOIS UN CHIEN

Il était une fois un chien, oui, mais un vieux chien fatigué, inutile pour effrayer les voleurs. Chassé par ses maîtres, le pauvre animal trouve refuge dans la forêt, où il fait la connaissance d'un loup sage et plein d'expérience, qui va l'aider à reconquérir le cœur de ses propriétaires ingrats.

LE VOYAGE DE LA FOURMI

Pour se débarrasser d'elle, la chenille grignote la feuille sur laquelle se trouve la fourmi. Emportée par le vent, la fourmi se retrouve perdue à l'autre bout du jardin. Blessée, elle va devoir compter sur la solidarité des autres insectes pour rentrer chez elle avant le coucher du soleil...

LES CONTES DU POMMIER

Film d'animation réalisé par
Jean-Claude ROSES, David SÚKUP,
Patrik PAŠŠ et Leon VIDMAR
France / République tchèque / Slovaquie / Slovénie
2025 1h11 Version Française
D'après les nouvelles de l'écrivain tchèque
Arnošt Goldflam

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 6 ANS

Lors d'un séjour chez leur grand-père, Suzanne 8 ans s'improvise conteuse d'histoires imaginaires et merveilleuses pour ses deux frères, Tom et Derek, afin de combler l'absence de leur grand-mère. D'abord réticent, le grand-père finit par s'associer à leurs jeux et, par un tour de passe-passe, fait de leur week-end un merveilleux moment de partage.

Conte 1 : Les Orphelins

Le premier conte met en scène un frère et une sœur, récemment isolées chez eux suite à l'hospitalisation soudaine de leurs parents : l'apparition d'un chat magique, prenant l'apparence d'une tante aimante, leur viendra en aide.

Conte 2 : Les Vieux trognons de pomme

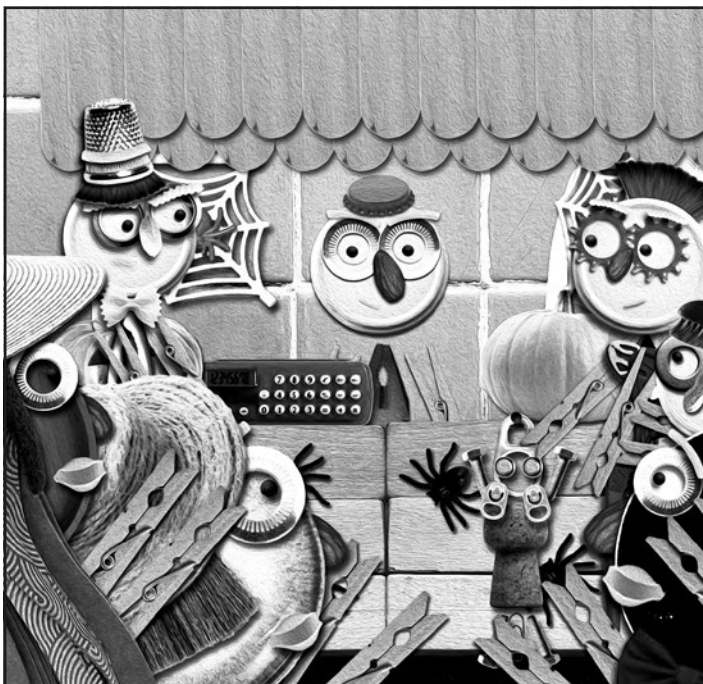
La deuxième histoire est celle d'un garçon nommé Jonas, un peu renfermé. Dans un jardin aux allures de jungle, il rencontre une vieille Indienne qui semble sortie d'un conte de fées et doit affronter un monstre qui hante le jardin : Jonas va découvrir le pouvoir de l'imagination et prendre confiance en lui.

Conte 3 : Le Journal de la veille

Le troisième récit met en scène Bogdan, un veuf qui a perdu le goût à la vie jusqu'au jour où il découvre qu'il peut voler ! Il quitte son quotidien déprimant pour un voyage jusqu'en Afrique où il est couronné roi des oiseaux...

Les trois histoires sont reliées entre elle par une quatrième, plus réaliste, qui est celle de Suzanne, cette petite fille qui s'empare des pouvoirs du conte pour illuminer l'instant présent, pour réchauffer le cœur de son grand-père et de ses deux petits frères qui sont tristes de la disparition de la grand-mère. C'était elle qui racontait les histoires, et Suzanne, en prenant sa suite, la fait en quelque sorte revivre. C'est très beau, pas du tout pesant, un régal pour enfants pas trop petits et grands de tous âges...





LES BEAUX JOURS

Film d'animation réalisé par Michaël JOURNALLEAU
France 2025 35 min
Tarif unique : 4,50 euros

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 3 ANS

Les Beaux Jours est un très joli film d'animation, tout en délicatesse et sensibilité, qui nous plonge dans la vie d'une petite fille par le prisme de son imagination. À partir d'objets trouvés un peu partout dans les pièces de sa maison, elle va fabriquer des personnages et des décors qu'elle va mettre en mouvement sous nos yeux, pour nous faire partager ses joies... et ses peines.

À un âge où de nombreuses notions sont encore complètement dénuées de sens, le film explore comment l'enfant perçoit les choses qui l'entourent dans sa vie quotidienne. Ainsi, la petite fille nous raconte ce qu'elle a compris ou découvert de la vie des animaux, de la nature, des saisons... ou encore de l'amitié et de la nécessité d'aider son prochain. Mais elle exprime aussi à sa manière, avec légèreté et humour, son ressenti sur l'ennui profond que son père éprouve au travail. Dans son esprit d'enfant, les choses sont beaucoup plus douces et drôles que dans la réalité des adultes. C'est à travers la confrontation entre ces deux regards que la petite fille va imaginer un monde meilleur dans lequel son père, passionné de jardinage, peut enfin trouver le bonheur et l'épanouissement.

À travers cette histoire qui enchante les enfants au fil des aventures rigolotes vécues par des personnages fabriqués avec des objets ordinaires mis en mouvement, *Les Beaux Jours* propose aussi une réflexion plus profonde : il établit un parallèle entre les graines que l'on sème dans la terre pour faire pousser une plante et celles que l'on sème dans nos têtes pour se construire ou apprendre à s'adapter aux changements. Dans les deux cas, il s'agit de quelque chose à cultiver et dont la croissance prend du temps. Au-delà du divertissement, ce film invite donc aussi à l'échange entre enfants et adultes, amène chacune et chacun à s'interroger sur la manière dont l'Autre perçoit les choses.

NOUVEAUX COPAINS À PUFFIN ROCK

Film d'animation réalisé par Jeremy PURCELL
Irlande 2026 1h19 Version Française

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 4 ANS

Tout semble aller pour le mieux sur Puffin Rock, petite île au large des côtes irlandaises, peuplée d'une joyeuse ménagerie. Oona, jeune macareux au plumage bleuté, a le don rare de se faire des amis partout : musaraigne, phoque, bernard-l'hermite, faisán, lapine, renarde... Il est toujours prêt dès qu'il s'agit de partager un jeu ou une découverte. Mais l'équilibre de l'île vacille lorsqu'une nouvelle colonie de macareux débarque, chassée par une tempête et le manque de nourriture. Parmi eux, Isabelle, au plumage violet et au vol impressionnant, tente de trouver sa place et de reconstruire un foyer. Qu'à cela ne tienne : Oona se donne pour mission d'accueillir la nouvelle venue et de lui redonner le sourire, à sa manière – enthousiaste, maladroitement parfois, mais toujours généreuse. Et comme souvent sur Puffin Rock, les journées tranquilles réservent leur lot d'aventures. Une nuit, une mystérieuse créature semble avoir dérobé un œuf... Branle-bas de combat général : observation, entraide, hypothèses (plus ou moins farfelues) et, bien sûr, enquête collective menée à hauteur d'animaux.

Ce passage au long métrage de la série animée *Puffin Rock*, orchestré par le studio Cartoon Saloon (à qui l'on doit *Le Chant de la mer*, *Le Peuple loup* ou encore *Brendan et le secret de Kells*), conserve ce qui faisait le charme du programme original : une attention délicate au vivant et un sens du récit simple mais jamais simpliste. *Nouveaux copains à Puffin Rock* parle d'accueil, de solidarité et de cette capacité qu'ont les enfants (et certains oiseaux) à aller vers l'autre sans trop se poser de questions. Un film qui prend son temps, regarde, observe, et rappelle qu'une île, aussi petite soit-elle, peut devenir un vaste terrain d'aventures. Fortement conseillé aux biologistes en herbe, aux explorateurs du dimanche... et à tous ceux qui aiment les histoires où l'on apprend à faire un peu de place aux nouveaux venus.





LE CHANT DE LA MER

Film d'animation de Tomm MOORE
Irlande 2014 1h33 VF
Scénario de Will Collins,
d'après une histoire originale de Tomm Moore.

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 7 ANS

Par le réalisateur du déjà merveilleux *Brendan et le secret de Kells*, voici un magnifique dessin animé digne des plus grandes réussites des studios Ghibli (la référence !). C'est une histoire magnifique qui nous parle d'amour, de fraternité. C'est un film d'aventures où l'on navigue sur un océan de sensations et qui nous berce, dès les premières images, par les chants mélodieux des légendes Celtiques. C'est un conte de fée plein de poésie, de chansons et de magie...

Ben et Maïna vivent avec leur père tout en haut d'un phare, isolé sur une toute petite île. Pour les relier au continent il y a bien sûr un bac mais le bras de mer qu'il faut traverser est devenu sombre, mystérieux et dangereux... Pour les protéger de ces périls et de l'isolement, leur grand-mère les arrache de leur monde et les emmène vivre à la ville. Ben découvre alors une chose extraordinaire : sa petite sœur est une « Selkie » ; son chant a le pouvoir de redonner espoir et joie de vivre aux esprits et peuples de la mer.

Les deux enfants vont s'enfuir et entreprendre un formidable voyage initiatique qui va les entraîner dans un monde qu'ils ne connaissaient qu'à travers les contes que leur racontait leur mère. Ces contes n'étaient donc pas que des histoires, et les personnages enchantés qui les composaient sont de fait, depuis bien longtemps, prisonniers. Ben entame alors une course contre la montre pour vaincre la désolation qui règne désormais sur le monde et pour sauver sa sœur qui dépérit d'être si éloignée des éléments marins.

Au cours de leur épopée, Ben et Maïna devront lutter contre Macha, la méchante sorcière aux hiboux qui envoie ses sbires dans le ciel afin de changer les êtres magiques en pierres et ainsi leur ôter tout pouvoir bienfaisant. Ils découvriront alors les raisons pour lesquelles la mer a perdu tout son éclat et feront face au secret qui entoure la disparition de leur mère lors de la naissance de la petite dernière...



BRENDAN ET LE SECRET DE KELLS

Film d'animation de Tomm MOORE et Nora Twomey
France Belgique Irlande 2008 1h15 VF
Scénario de Fabrice Ziolkowski.

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 7 ANS

Avec ce film d'animation remarquable, d'une splendeur visuelle rare, d'une richesse d'inspiration assez exceptionnelle faisons ensemble un incroyable voyage, dans l'espace et dans le temps, jusqu'à l'Irlande du IXe siècle... C'est dans l'abbaye fortifiée de Kells que vit Brendan, un jeune moine de douze ans. Orphelin, il a été recueilli par son oncle, l'abbé Cellach, qui préside aux destinées de l'abbaye. De nature, Brendan serait plutôt du genre exubérant et turbulent, c'est de son âge... Une énergie sans cesse bridée par son oncle / père sévère, qui voudrait en faire son successeur. Mais la vie de Brendan n'est pas un enfer : intégré naturellement à la communauté, il participe aux activités du lieu avec les autres frères, et aide ainsi à la construction d'une enceinte pour protéger l'abbaye des assauts réguliers des vikings.

Sa rencontre avec le débonnaire Frère Aidan, célèbre maître enlumineur et « gardien » d'un livre fabuleux mais inachevé, va l'entraîner dans de fantastiques aventures : Aidan va initier Brendan à l'art de l'enluminure, pour lequel le moinillon révélera un talent prodigieux. Pour finir le fameux livre, Brendan devra défier ses propres peurs et sortir des murs protecteurs de l'abbaye pour la première fois : il entrera ainsi au cœur de la forêt enchantée, où se cachent de dangereuses créatures tout droit sorties des légendes les plus mystérieuses. C'est là qu'il va rencontrer Aisling, la jeune enfant loup, une sorte d'esprit de la forêt qui va lui apporter une aide précieuse tout au long de son chemin.

Tandis que les hordes de vikings approchent de l'abbaye, Brendan va-t-il réussir sa mission, trouver la force, les ingrédients et l'inspiration pour terminer le Livre ? Pourra-t-il prouver à son oncle méfiant que l'art est la meilleure fortification contre les barbares ?



ChaO

Film d'animation
réalisé par Yasuhiro AOKI
Japon 2025 1h30 VOSTF

FILM D'ANIMATION DÈS 10 ANS
POUR ADOLESCENTS ET ADULTES

PRIX DU JURY - FESTIVAL
D'ANIMATION D'ANNECY 2025

Singapour est, comme vous le savez, une cité portuaire où cohabitent humains et sirènes. C'est au sein de cette ville pour le moins cosmopolite que Stéphane, un employé de bureau ordinaire, essaie de faire exister son rêve : construire un navire propulsé par l'air. Son prototype sans hélice permettrait de sauver un nombre important de vies aquatiques. Évidemment, son projet n'intéresse pas les pontes de l'industrie navale, qui préfèrent produire à moindre coût, ad nauseam, les mêmes modèles meurtriers.

Relégué au nettoyage du bateau de son riche patron, Stéphane va assister à l'irruption soudaine du roi des mers, dont la colère provoque une immense vague, qui laisse le jeune homme inconscient. À son réveil, il découvre qu'il est maintenant promis à Chao, la princesse du

royaume des sirènes : sans avoir le temps de comprendre ce qui lui arrive, il doit partager sa vie avec cette fille adorable certes, mais imprévisible ! L'amour sincère que Chao a pour lui le pousse à tout remettre en question. Commence alors une romance inattendue et touchante entre ces deux êtres que tout oppose.

ChaO se présente donc comme une variation très libre autour du célèbre conte d'Andersen *La Petite sirène*. Si les parallèles avec son modèle sont frappants, le film n'a pas peur de tordre le cou au récit initial pour en offrir une relecture moderne et vivifiante. Notre « nouvelle petite sirène » prend l'apparence d'une princesse pleine de force, à l'opposé de la fragile héroïne d'Andersen. Stéphane, quant à lui, n'est ni un prince charmant, ni un garçon particulièrement attirant. Au contraire, c'est un jeune gars banal, presque pathétique. La romance n'est pas absente, mais elle est racontée avec beaucoup d'humour et n'a rien d'un conte de fées : c'est d'abord par intérêt que Stéphane va accepter cette union, qui lui permettra de concrétiser enfin ses rêves d'ingénieur naval...

ChaO est le premier long-métrage de son réalisateur, mais Yasuhiro Aoki travaille son récit depuis son court-métrage *Kung-fu love*, réalisé en 2006 ! Cette longue maturation est perceptible dans la mise en scène foisonnante du film. L'aspect artisanal de sa production a nécessité près de 100 000 animations dessinées à la main, sur papier et au crayon. Conscient de l'aspect pharaonique d'un tel projet, le cinéaste a accor-

dé une grande liberté aux animateurs. Visuellement, on pense à la folie d'une œuvre comme *Mind game* de Masaaki Yuasa (issu du même studio de production 4°C). Les deux films ont en commun de s'éloigner drastiquement des canons visuels de l'animation japonaise : les styles se mélangent, les échelles se bousculent, créant un univers qui ne cesse de surprendre. Tout est en transformation permanente à l'image. À commencer, bien entendu, par le peuple on-din qui peut apparaître sous une forme humaine ou animale, mais plus généralement, c'est l'ensemble de l'image qui semble pouvoir muter à chaque instant. Le film brille dans les scènes de foule, où l'œil se perd dans des myriades de visages de tailles et de formes différentes. Ses galeries grotesques défilent sur l'écran au rythme effréné de cette belle histoire qui nous tient en haleine et nous inonde de trouvailles, parfois hilarantes, parfois touchantes. Les ruelles, les marchés, les fêtes foraines : chaque décor est truffé de détails et fait de *ChaO* un plaisir de chaque instant.

L'intrigue – en apparence simple – du film est d'une grande efficacité et crée une émotion bien réelle, d'autant plus surprenante qu'elle vient nous cueillir entre deux tranches de folie pure. Les lieux communs que le film revisite sont un terrain minutieusement millimétré par l'auteur, permettant aux animateurs un lâcher-prise total. D'une élégance et d'une efficacité rares, le film allie rythme du récit et folie visuelle, de quoi justifier amplement son prix du jury au dernier Festival du film d'animation d'Annecy.



PLUS FORT QUE MOI

(I SWEAR)

Écrit et réalisé par Kirk JONES
GB 2025 2h01 VOSTF
avec Robert Aramayo,
Shirley Henderson, Maxine Peake,
Peter Mullan...

À présent retiré des affaires, l'ami Ken Loach, du haut de ses quelques cinquante ans de carrière, peut être fier : non seulement il a bâti une filmographie exemplaire mais en plus ses films, idéalement dosés en humour et en drame, puissamment politiques et vibrants d'humanité, ont durablement infusé le cinéma mondial. Et fait école jusque dans la vieille Albion qui l'a si souvent snobé. C'est le cas, on l'aura compris, de ce réjouissant *Plus fort que moi* (titre original : *I swear*, « je jure » en anglais), qui nous a emballés, interloqués, passionnés, émus aux larmes, tout en nous chatouillant irrésistiblement les zygomaticues... Preuve que, pour peu qu'on soit en parfaite empathie avec les personnages, on peut s'émouvoir sans s'apitoyer, et qu'il est possible, et même sain, de rire de bon cœur avec (et non pas contre) les personnes handicapées en butte aux tracasseries et aux obstacles que leur oppose une société au validisme profondément enraciné – que

le handicap soit visible ou non, ou juste un peu, ou pas immédiatement reconnaissable...

Adaptée, selon la formule consacrée, « de faits réels », voici, à l'orée des années 1980, l'histoire édifiante de John Davidson, cadet d'une famille de la classe moyenne du sud de l'Écosse, dont la vie toute tracée (il brille davantage comme gardien de but le dimanche que sur les bancs de l'école) bascule méchamment au moment de l'adolescence. Il devient atone, ses bras, ses jambes, son cou se crispent, se dépliant, se tordent sans prévenir ; il boie inopinément des insultes ou des insanités – bref : par à-coups, le corps et la voix de John lui échappent totalement. Et ses parents, démunis, de punir ; ses camarades, cruels, de se moquer ; ses professeurs, démunis ET cruels, de sévir... Évidemment rien n'y fait. L'époque, le milieu social : rien ne permet de diagnostiquer le trouble neurologique (Syndrome de la Tourette) dont est atteint John, qui est peu à peu exclu, relégué sur les voies de garage de la société tandis que sa famille se disloque...

Le salut, inespéré, vient dix ans plus tard de la rencontre de John avec Dottie – la mère de son meilleur (et même seul) ami. Infirmière psychiatrique, Dottie met les mots sur l'état de John, à présent jeune

adulte marginalisé. Dottie sait que des traitements existent pour accompagner les symptômes sinon les guérir – mais surtout, elle a, chevillée au corps, la certitude que John a toute sa place dans la société et que celle-ci n'a d'autre choix que d'évoluer, s'adapter pour inclure ses membres les plus fragiles. Dottie prend donc sous son aile le vilain petit canard boiteux, l'accueille dans son foyer, le nourrit, l'aide à trouver un travail, lui donne son trop-plein d'amour maternel... sans condition, sans jugement. De fil en aiguille, John s'autonomise, apprend à s'accepter – et, plus difficile encore, à se faire accepter. Et entreprend de partager son expérience et d'aider autour de lui les victimes atteintes du syndrome de la Tourette, ainsi que leurs familles.

Magnifique ode à la tolérance, le film est à l'image de son titre original, malin, qui joue sur le double sens – comme en français – du mot « jurer » : acte de foi et d'engagement (jurer sur la Bible) aussi bien qu'érucciation des bien nommés « jurons » qui agressent les oreilles des bonnes gens. La mise en scène, très classique, suit de manière chronologique l'histoire véridique de John Davidson, oscillant entre le comique et l'émotion. C'est aussi la révélation d'un acteur, Robert Aramayo, au visage singulier, qui livre une performance exceptionnelle. Il donne notamment la réplique à Peter Mullan, l'acteur-réalisateur familial de Ken Loach (inoubliable dans *My name is Joe*). La boucle est bouclée.

COCOTTE



Réalisé par György PÁLFI
Grèce/Hongrie 2025 1h36 **VOSTF**
avec, outre (les) Cocotte(s),
Maria Diakopanayotou, Argyris
Pandazaras, Yannis Kokiasmenos...
Scénario de György Pálfi
et Zsófia Ruttkay

Que reste-t-il du monde lorsqu'on en retire toute perspective humaine ? Vaste question, à laquelle *Cocotte* se propose de répondre en adoptant un point de vue inattendu mais imparable : celui d'une poule ! Les spectateurs ayant déjà eu affaire au György Pálfi (*Hic* en 2002, *Taxidermie* en 2006) savent que le plus iconoclaste des cinéastes hongrois adore aller sur les doubles défis de récits et formes inhabituelles, entremêlés à des questionnements benoîtement philosophiques. Ils ne s'étonneront d'ailleurs pas d'apprendre que le contexte politique en Hongrie, jusque très, très récemment, ne permettait plus à cet énergumène de produire chez lui son cinéma si singulier et si peu compatible avec la vision d'un Viktor Orbán. D'où le dépaysement de ce film vers la Grèce – qui, incidemment, apporte une touche mythologique bienvenue à l'incroyable et trépidante odyssée de son héroïque gallinacée.

Dès les premières images, le réalisateur installe son dispositif singulier : au sein

d'un élevage industriel, un œuf éclot et, immédiatement, la caméra épouse la perception de la drôle d'héroïne à plumes qui s'en extrait. Dans un premier temps, les humains ne seront que des silhouettes abstraites, des forces imprévisibles dont on ne perçoit que les conséquences du travail à la chaîne. Le parcours de cette poule, rejetée dès sa naissance dans un système mécanisé impitoyable, n'a rien d'héroïque au sens traditionnel. Mais, de pas de côté en chute malencontreuse, tombant tel un Ulysse emplumé de Charybde en Scylla, notre *Cocotte* s'engage sans l'avoir prémédité dans une errance instinctive, une lutte silencieuse et de tous les instants pour sa survie dans un environnement indifférent, voire hostile. D'abord proie parmi les proies, fuyant les rapaces puis le renard, la poule se mue peu à peu en témoin. L'entrée dans une taverne délabrée – mais habitée – avec vue sur la Méditerranée marque un tournant : le regard animal se fait miroir trouble, déformant, grossissant de l'âme humaine et de ses sinistres arrangements. Par le biais de ce regard curieux et innocent, Pálfi décortique la cruauté et l'absurdité du monde.

Évidemment, cette poule rappellera les ânes croisés chez Bresson (*Au hasard Balthazar*, 1966) ou Skolimowski (*Eo*, 2022) : des figures animales muettes, au

regard singulier, documentant la brutalité de l'humanité. Mais *Cocotte* bifurque ailleurs, vers une légèreté à la fois tendre et inquiète qui rappelle les films d'aventure animaliers d'Albert Lamorisse (au premier rang desquels le mythique *Crin-Blanc*) : une manière d'embrasser l'aventure en mêlant la cruauté du réel à une douceur presque enfantine, mais jamais mièvre. Cette oscillation donne à cette épopée volaille une accessibilité rare, universelle, sans en amoindrir la portée. Nous y sommes d'autant plus réceptifs que Pálfi s'est refusé au tout-numérique du moment. Les poules de *Cocotte* – il en a fallu presque une dizaine et un impressionnant travail de dressage – n'ont pas été nourries au grain des effets spéciaux. De quoi rendre encore plus palpable l'empathie pour notre héroïne, renforcée par l'authenticité très organique de cette succession d'aventures. Sous ses airs de fable vagabonde, *Cocotte* déploie progressivement un récit plus âpre, esquisse un portrait d'une époque en voie de déshumanisation, où les liens se monnaient et les corps (humains comme animaux) deviennent des valeurs d'échange. Ludique et accessible, cette fable de La Fontaine revue et corrigée avance à petits pas, tendre et ironique, vers son happy end, picorant le réel pour en faire surgir, par éclats, toute l'étrangeté. Une manière, peut-être, de réapprendre à voir.





Séance unique **dimanche 10 mai à 11h**, présentée par l'association **Euro-Grèce-France**, en partenariat avec **Michel Noll de l'association Écrans du Monde**, distributrice du film. La projection sera suivie d'une discussion sur le film évoquant ce grand musicien et l'importance de la musique dans la culture populaire grecque.

MA RENCONTRE AVEC MIKIS THEODORAKIS

THE MAN THE GENIUS THE LEGEND

Film documentaire d' **Eleni EVANGEL** et **Russel GOODRICK**
Grèce, Australie 2008 – 1h

Ce film est le portrait d'un artiste rebelle et passionné traversant l'histoire grecque contemporaine.

Fondé sur une longue interview de Mikis Théodorakis, proche alors de ses 80 ans, ce film documentaire nous offre un récit autobiographique passionnant partant de ses années d'enfance et nous en livre les différentes étapes : ses origines familiales partagées entre Asie mineure et Crète, les îles de Chios et Lesbos qui ont marqué sa petite enfance et lui ont donné le goût de la mer, ses premières approches de l'art et de la musique en particulier, son héritage culturel typiquement grec, entre musique religieuse, chant byzantin et musique populaire grecque, puis son apprentissage au conservatoire des codes de la musique savante occidentale qui le fascinait. Il passe aussi par les indéfectibles engagements politiques qui ont déterminé sa vie. Entre résistance à l'occupation nazie, guerre civile et opposition armée aux Anglais menés par Churchill, puis opposition farouche à la junte des colonels, Mikis Theodorakis a connu à plusieurs reprises la clandestinité, la prison, la torture, la déportation puis l'exil qui ont dessiné le cadre de son existence, tout en rencontrant et en aimant passionnément sa femme – l'amour de sa vie –, et en composant – parfois uniquement mentalement, lorsque privé de piano et de papier dans les pires périodes de sa vie – une œuvre musicale importante, vigoureuse, mondialement connue, comportant des œuvres savantes (opéras, oratorios, symphonies) mais aussi plus de 700 chansons organisées en cycles, empruntant souvent leurs paroles à des poètes contemporains, et leurs instruments et leurs rythmes à la musique traditionnelle grecque qu'il n'a jamais oubliée et à laquelle il est venu se ressourcer après un long exil à Paris. Hommage à Mikis Theodorakis, ce documentaire nous fait rencontrer un homme passionné, rebelle, engagé, et un immense compositeur grec contemporain, probablement le plus connu, à travers son récit autobiographique, mais aussi à travers le témoignage de ceux qui l'ont côtoyé et à qui le film laisse la parole pour finir.

Séance unique vendredi 8 mai à 20h, animée par des étudiants du master 2 Métiers de la Diffusion du Cinéma et de l'Audiovisuel de l'université Paul-Valéry, en présence de **Claire Diao**, journaliste spécialisée dans le cinéma et fondatrice de la société de distribution Sudu Connexion

QUARTIERS LOINTAINS

Saison 8 - RESISTANCES

Programme de courts-métrages 2024 1h25

On a souvent parlé de résistance quand il s'agissait de guerre, civile ou militaire. Mais la révolte de fait, l'insoumission face à ce qui nous est imposé dans un cadre familial, politique, religieux ou culturel est aussi une forme de résistance. Qu'ils soient basés au Nord ou à l'Ouest du continent, les protagonistes des quatre courts métrages de cette 8e saison de Quartiers Lointains abordent de manière politique et poétique plusieurs formes de ténacité et d'insurrection envers l'ordre établi.

L'ENVOYÉE DE DIEU d'Amina Abdoulaye Mamani

Niger Burkina Faso Rwanda 2023 23min **VOSTF**

Par ici, l'envoyée de Dieu est choisie par hasard et soumise à des rites funéraires. Fatima, douze ans, déposée dans un marché, portant une ceinture d'explosif activée dix minutes pour tuer les ennemis d'Allah. Pendant neuf minutes, c'est un voyage intérieur durant lequel, elle passe du présent au passé. Fatima se rappelle que sa mère vend dans ce marché.

THE MEDAILLON de Ruth Hunduma

Éthiopie GB 2023 23min **VOSTF**

The Medallion fait le portrait de la mère de la cinéaste, survivante de la Terreur rouge en Éthiopie qui a fait des centaines de milliers de victimes. Puissant témoignage d'un cauchemar qui reste méconnu en Occident, ce documentaire pose des questions fondamentales, et se distingue également par sa beauté et sa poésie. Dédié à tous les oubliés, ce film remarquable mélange ainsi les styles pour mettre en exergue les voies de la résilience.

ASTEL de Ramata Toulaye Sy

Sénégal France 2021 24 min

Nous sommes en octobre, c'est la fin de la saison des pluies au Fouta, une région isolée au Nord du Sénégal. Astel (13 ans) accompagne tous les jours son père dans la brousse. Ensemble, ils s'occupent de leur troupeau de vaches. Mais un jour, en plein désert, la rencontre entre la jeune fille et un berger vient bouleverser le quotidien paisible entre Astel et son père.

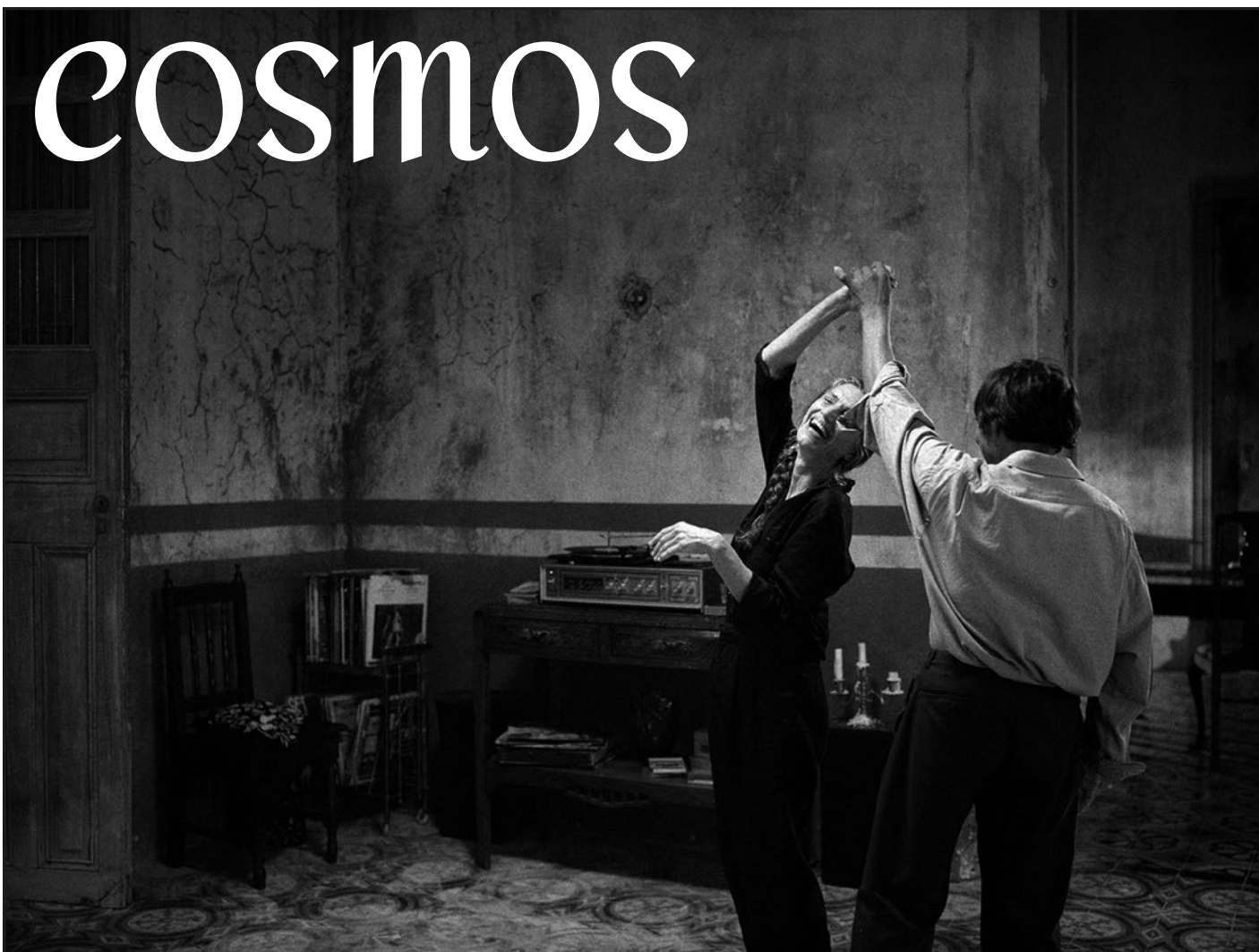
I AM AFRAID TO FORGET YOUR FACE de Sameh Alaa

Égypte France Qatar Belgique 2020 15 min

Eloigné de celle qu'il aime depuis quatre-vingt-deux jours, Adam est prêt à tout pour braver la distance qui les sépare.



eosmos



Écrit et réalisé par Germinal ROAUX
Mexique / Suisse / France 2026
2h26 **VOSTF** (espagnol et maya)
avec Ángela Molina, Andrés Catzín,
Marco Treviño...

« Et ils ignorent qu'ils voyagent comme deux solitudes prenant rendez-vous dans une mémoire étrangère. » Ulalume Gonzáles de León

León, la solitude, il connaît. Lui qui vit dans la jungle qui cerne un petit village au fin fond du Yucatán. Vivant seul et, on le devine, depuis longtemps, c'est avec une inquiétude grandissante que notre sexagénaire voit débarquer des engins de chantier venus construire une route pile-poil là où est bâtie sa maison ! Évidemment, ce que les riches, comme il les appelle, ont décidé, ce n'est pas lui, qui n'a même pas les papiers de sa propriété, qui va l'empêcher ! Lena, elle, est entourée d'amis qui s'inquiètent pour elle, passent régulièrement la voir, alors qu'elle ne désire rien d'autre que la solitude ! Trop fatiguée pour faire comme si ça allait, pour converser sur ses derniers articles parus. Lena n'a plus qu'une envie : mourir seule chez elle. Du mal qui la ronge, on ne saura pas grand-chose, ce qui est certain, c'est qu'elle est condamnée.

Et la seule compagnie qu'elle accepte, c'est celle de Bruno, son chien. C'est d'ailleurs grâce à Bruno que ces deux-là vont être réunis. Comme envoyé par la providence pour faire se télescoper ces deux solitudes, le temps d'un ultime voyage. Pourtant, s'il y en a deux qui n'avaient aucune raison de se croiser, c'est bien eux. Riche femme de lettres, récemment arrivée de Mexico, Lena vient d'acquérir une immense maison. Toujours un livre à la main, de la musique pour compagnie. León, quant à lui, est un Maya, un des derniers gardiens des secrets de la nature et des croyances de son peuple, vivant dans sa minuscule maison en terre battue. Il ne sait pas lire, trop occupé qu'il est à communier avec la nature. D'abord de passage dans la vie l'une de l'autre, ils vont être l'objet d'une sorte d'alchimie. Pour Lena, qui ne ressentait plus grand-chose, León va s'avérer un véritable cadeau pour attendre la fin. Très vite les points communs entre eux vont se trouver : la nature d'abord, et la poésie aussi. Littéraire pour elle, issue de sa parfaite osmose avec le monde pour lui. Et leurs richesses respectives vont se compléter. Lena nous apparaît comme une femme cultivée, intelligente, qui a consacré sa vie à essayer de comprendre le monde qui l'entoure

mais la voilà totalement démunie face à sa propre finitude, elle qui ne croit en rien. À l'inverse, León a grandi au sein de sa communauté maya et de la cosmovision qui la définit, il vit en harmonie avec son environnement et n'éprouve aucune angoisse devant la mort, il sait qu'elle fait partie du cycle de la vie. Et il a bien conscience que la meilleure manière de vivre est d'habiter pleinement le moment présent. Vision à laquelle Lena accédera petit à petit, grâce à ce nouvel ami qu'elle n'attendait pas...

Germinal Roaux nous offre avec *Cosmos* une invitation à la méditation, un poème sur la vie, sur la finitude, sur le sens que nous choisissons de donner à notre existence. Où une simple porte ouverte est une invitation à entrer, à s'abandonner. Où les réponses les plus fracassantes viennent du silence, ce silence qui n'est ni absence ni malaise mais un véritable langage, ce silence que León incarne avec plénitude. Comme le dit si bien la poétesse française Marceline Desbordes Valmore : « La poésie n'est pas une petite chose ; elle est essentielle, elle est notre dernière chance de respirer dans le bloc du réel. » *Cosmos* nous offre cet espace de respiration et il serait bien dommage de ne pas en profiter.

SEMAINE DES LIBERTÉS

Le Collectif du 10 mai et l'association Urban Art's School se réunissent pour vous proposer deux soirées exceptionnelles les 5 et 6 mai autour de la question des libertés.

Mardi 5 mai à 20h, séance unique en hommage à Patrice Lumumba, figure majeure des luttes pour la liberté et la souveraineté, à l'occasion du centenaire de sa naissance. La soirée se compose de projection d'images d'archives et de courts-métrages, entremêlés de moments musicaux et de temps d'échanges en salle. De la parole politique à l'intime, des récits d'exil aux héritages vivants, chaque œuvre prolonge l'écho de son engagement et fait vivre sa voix encore aujourd'hui.

TRANSPORTÉ PAR LE VENT

de Lise HERPIN-GIRET 2026 35min



Conte animé porté par les voix et les musiques de W3KM, Keïla Madi et Isabelle Menal, le film retrace la mémoire d'une lignée de femmes traversant l'exil, l'esclavage et la colonisation de l'Afrique aux Caraïbes. À travers leurs gestes, leurs chants et leurs cheveux tressés comme des chemins de transmission, elles préservent leur humanité et leur héritage. Le vent devient le fil invisible qui relie les générations, portant les récits, les douleurs et les espoirs. Une œuvre poétique et puissante sur la mémoire vivante, la résistance et la liberté intérieure.

DISCOURS DU 30 JUIN 1960

1960 13 min
Prononcé par le Premier Ministre Patrice-Emery

Lumumba lors de la cérémonie de l'indépendance du Congo à Léopoldville (actuellement Kinshasa), en présence du roi de Belgique Baudouin Ier, et du Président Joseph Kasavubu

LA LETTRE

de Davy ODOUBA 2026 6min

La dernière lettre de Patrice Lumumba à son épouse Léopoldine fait résonner les mots d'amour, de dignité et de lutte d'un homme face à son destin, à travers une mise en scène intime et poignante. Entre mémoire personnelle et histoire collective, la parole de Lumumba traverse le temps avec une force bouleversante. Le film invite à entendre cette lettre comme un héritage, chargé d'espoir et de résistance.

RETOUR AU PAYS, UNE DENT EN HÉRITAGE

de Lise HERPIN-GIRET et Davy ODOUBA 9 min 2026

Entre engagement politique, force spirituelle et destin tragique, le film fait revivre la voix d'un homme devenu symbole de liberté et de souveraineté. Il nous conduit jusqu'à ce moment historique : la restitution de sa dent, fragment d'histoire rendu à sa famille et au peuple congolais bien des décennies après sa disparition.

À travers archives, mémoire et transmission, le récit interroge la justice, la réparation et l'héritage colonial. Avec la participation exceptionnelle de Richard Lumumba, une œuvre forte qui relie passé, présent et mémoire vivante.



Mercredi 6 mai à 20h, dans le cadre de la Journée nationale des Mémoires de la Traite, de l'Esclavage et de leur Abolition, séance exceptionnelle en mémoire de Christian Lara, « père du cinéma guadeloupéen », et en présence de **Luc Saint-Eloy**, acteur principal

Yafa, LE PARDON

de Christian LARA

France 2018 1h50
Avec Luc Saint-Eloy, Sidiki Bakaba, Xavier Letourneur, Bienvenue Koffi, Caroline Ducey...

Un soir comme les autres à Paris, Lucien Charles-Henry, policier d'origine martiniquaise né à Argenton sur Creuse, contrôle les papiers de Demba, migrant ivoirien professeur d'Histoire et de Géographie ayant fui le régime politique de son pays. D'une façon inattendue, un dialogue entre ces deux hommes s'initie, et ouvre la porte à une nuit de débat sur la dialectique du dominant et du dominé, placée sous le signe de l'amitié. Yafa le pardon est tout autant l'histoire d'une rencontre improbable que celle d'un dialogue riche en renversements, qui interroge sur les questions identitaires des Antillais et leur rapport à l'Afrique et au monde, ouvrant par là-même la voie de la réconciliation...

Au cours de la 21^e édition du Festival International du Film Panafricain de Cannes en 2024, le film a été doublement récompensé, par le Dikalo Awards du meilleur long-métrage de fiction et par le Dikalo Awards du meilleur acteur décerné au duo Sidiki Bakaba et Luc Saint-Eloy, comédien guadeloupéen et acteur fétiche de Christian Lara, avec une dizaine de films tournés ensemble.

« Christian était un grand défenseur du cinéma guadeloupéen. Il le revendiquait. Il a composé, au fil des années, une œuvre riche. Des films fortement ancrés en terre guadeloupéenne... » (Luc Saint-Eloy). Il laisse en héritage une filmographie exceptionnelle et audacieuse, source d'inspiration pour les nouvelles générations du cinéma antillais.



DAO

Écrit et réalisé par Alain GOMIS
France / Sénégal / Guinée-Bissau
2026 3h05 VOSTF (français, manjak,
wolof, créole portugais)
avec Katy Correa, D'Johé Kouadio,
Samir Guesmi, Mike Étienne...

Dans une salle impersonnelle, le réalisateur Alain Gomis fait passer des auditions. Face caméra, défilent des femmes d'origine africaine. Elles se prêtent au jeu, improvisent et se livrent sans fard, parfois avec humour, sur leurs états d'âmes et leurs vies. « Je ne veux pas jouer une femme battue et soumise », insiste l'une d'elles, avant de rajouter « à moins qu'elle ne tue son mari ! » C'est dans cette frontière entre réalité et fiction que nous rentrons dans *Dao*.

Au milieu de ces échanges se dégage une scène entre une fille, Nour, et sa mère, Gloria, inquiète à l'annonce de ses fiançailles. Gloria a un visage qui retient l'attention, un regard qui capte directement le nôtre. Et puis elle a cette voix rocailleuse aux notes graves et profondes, qui fait vibrer les mots, leur

donne épaisseur et sens. Nour, elle, a une identité encore plus composite que sa mère. Elle est le fruit d'une relation entre Gloria, bissau-guinéenne, et un père franco-marocain, Slimane. Ces deux femmes vont être nos guides et les symboles des questionnements existentiels de cette population née de l'union complexe de deux mères patries : la France et l'Afrique. Déjà en 2001, Alain Gomis nous avait montré la voie en intitulant son premier film d'une contraction pertinente : *L'Afrance*... Deux terres donc pour deux décors, deux récits qui vont avancer en parallèle sans savoir lequel des deux est temporellement antérieur à l'autre.

C'est le grand jour ! Toute la famille, les copains, les copines débarquent chez Gloria et Nour en banlieue parisienne avant que le convoi ne rejoigne une grande demeure à la campagne pour fêter l'union de Nour et de son compagnon. Pour toutes et tous, c'est l'heure des retrouvailles, le champagne coule à flots et pendant que les plus jeunes jouent à cache-cache ou au foot dans le jardin, les plus grands se regroupent dans le salon, rigolent ou se chamaillent, autour de la question de la polygamie par exemple. Forcément des tensions s'installent, se propagent et parfois explosent...

Et puis Gloria part avec ses frères et Nour en Guinée-Bissau, dans le village natal de son père, pour une cérémonie commémorative traditionnelle suite au décès de ce dernier et pour faire découvrir à sa fille sa terre ancestrale. Ces rites funéraires et cette immersion totale

au cœur de l'Afrique vont bouleverser Gloria et lui permettre de se réconcilier avec son histoire. De la robe de mariée Chanel de Nour au chant collectif arrosé de *Killing me softly* des Fugees, la célébration à l'occidentale du mariage est à mille lieues des rites tribaux ancestraux, nourris de danses traditionnelles ou de l'onction d'idoles de bois représentant les défunts. Ainsi, d'une cérémonie à l'autre, entre documentaire et fiction, *Dao* sculpte des destins pluriels, complexes et touchants. « Je crois qu'en ôtant les attributs ornementaux du cinéma de fiction, on voit tout simplement mieux » dit le réalisateur Alain Gomis.

Que sommes-nous capables de transmettre ? Construit comme un espace d'expression collective, *Dao* arpente les pistes de cette réflexion en prenant pour terrain d'études une génération d'enfants d'immigrés venant d'Afrique arrivés à l'âge de la transmission, souvent sans avoir connu leurs grands-parents. Un saut de génération, source d'interrogation sur le temps et le cycle de la vie. Ainsi, d'une mère à sa fille, des morts aux vivants, le film dessine une fresque impressionnante composée de relations constantes ou éphémères entre les êtres et le monde, animée d'un mouvement perpétuel, à l'instar des notes fluides du grand pianiste de jazz Abdullah Ibrahim qui accompagnent toute le récit. *Dao* nomme aussi ce qui n'a pas été transmis : la colonisation, les guerres, les déplacements forcés. Des histoires souvent tues parce que traumatiques, mais essentielles pour se constituer et avancer.

THE NEW WEST



Au pays des cowboys, Tabatha fait office de dernier des Mohicans. Non qu'elle soit une Indienne, mais, cheffe respectée de sa tribu familiale, elle en a la force tellurique, le port altier, la tignasse guerrière – et le don de murmurer à l'oreille des chevaux, qu'elle dresse comme personne, à force de patience. Magie de l'entente entre la femme et l'animal qui accepte, après de longues semaines d'approche, de gestes doux, qu'on lui monte sur le dos. Et le summum de la connivence arrive quand il n'est même plus besoin d'une selle, ni d'un licol... Il n'y a pas meilleur dresseur dans le coin ! Pour vendre ses canassons en revanche, c'est tout autre chose. Le travail d'excellence de Tabatha et de sa smala n'est pas rétribué à son juste prix. Pas à l'égal de celui des hommes en tout cas. Pourtant, nul ne peut ignorer, dans ce bled paumé où tout le monde connaît tout le monde, qu'elle a une flopée de bouches à nourrir, une horde de mômes plus ou moins perdus qu'elle recueille, héberge, forme, filles et gars sans distinction, aime de son amour rugueux mais inconditionnel. Aux trois enfants qui sont la chair de sa chair, se mêlent ceux qui ont échoué devant sa porte, petits naufragés de la vie. Et si son ranch ne paie pas de mine, si le confort y est spartiate, rien ne vaut la chaleur humaine qui irradie de ce refuge solidaire, lové au cœur de terres arides. Ici, toutes et tous, comme liés par un pacte sans mots, se serrent les coudes, ne bronchent pas. Non pas par obéissance craintive, mais parce que la droiture, la dignité de Tabatha appellent en retour, naturellement, celles de ceux qu'elle prend sous son aile.

L'un des personnages cruciaux de son ranch est sa fille Porshia, à qui Tabatha et John, son compagnon disparu, ont tout appris. C'est par sa voix qu'on entre dans son univers, sa tribu. Plus qu'une cavalière hors pair, Porshia est une future dresseuse, de la trempe de sa mère. Une véritable caïd qui force elle aussi le respect. Il faut la voir lancer sa monture au grand galop, dans une chevauchée fantastique tendue vers un but invisible, ou encore jouer les équilibristes, tellement à l'aise sur le dos d'un cheval, même dans les postures les plus périlleuses ! Pourtant la vie progressivement, à force de coups bas et de manque de moyens, se durcit... Jusqu'à l'arrivée d'un homme, un étranger qui reconnaît, lui, la valeur du travail de Tabatha – et dont le portefeuille bien garni semble être la réponse à tous les problèmes. Mais la tribu de Tabatha, dont il se propose d'être le commanditaire, le bienveillant patron, a-t-elle vraiment besoin d'un sauveur yankee ? Quand la lumière de la salle se rallume, on quitte avec regret cet univers puissant, captivant. On en redemande, des rencontres avec des œuvres et des personnages de cette trempe !



**Séance unique jeudi 28 mai à 20h,
présentée par Terre de Liens**

CROQUANTES

de Tesslye LOPEZ et Isabelle MANDIN
France 2022 1h

Lors des réunions mensuelles avec Émilie, l'animatrice du Groupe Femmes, les agricultrices se découvrent. Elles apprennent de leurs différences, se forment et débattent. Elles puisent de la force dans leurs expériences communes. Ensemble, elles vont explorer de nouveaux champs des possibles, oser dire et questionner un modèle agricole qui peine à leur laisser une place qui leur convient. Ces croquantes des temps modernes vont joyeusement se saisir de leurs histoires pour créer de nouvelles solidarités et ouvrir les imaginaires.

Avec *Croquantes*, Isabelle Mandin et Tesslye Lopez posent un nouveau jalon dans leur démarche documentaire résolument du côté et aux côtés des femmes. En 2021, elles avaient signé *Habitantes*, au terme d'une immersion de quatre années dans le quartier Monplaisir d'Angers alors en rénovation. Les deux réalisatrices avaient accompagné les habitantes dans leur projet collectif et joyeux de féminiser les noms de rues autour de chez elles. Aujourd'hui, elles explorent la condition des femmes en milieu rural, une condition qui s'apparente à une double peine : à la charge mentale et aux tâches ménagères toujours déséquilibrées à leur préjudice, s'ajoutent des liens sociaux plus compliqués à nouer pour cause d'habitat dispersé, la difficulté de l'accès aux soins liée à la désertification médicale et la voiture nécessaire pour à peu près tout, des courses aux activités des enfants en passant par l'accès aux loisirs... Quand on en a le temps. D'ateliers en échanges, Isabelle Mandin et Tesslye Lopez observent ces femmes agricultrices au travail, mais aussi conquérir leur autonomie en apprenant ensemble à concevoir leurs propres outils, en se formant à la mécanique ou à la soudure, en créant un lien tout à la fois de solidarité et d'indépendance eut égard à la place qui leur était assignée. Un documentaire résolument féministe !

Avant-première exceptionnelle lundi 4 mai à 20h, en présence de Catherine Cosme, la réalisatrice, Vimala Pons et Ophélie Bau, actrices.

SAUVONS LES MEUBLES



Écrit et réalisé par Catherine COSME
France 2025 1h26
avec Vimala Pons, Yoann Zimmer,
Guilaine Londez, Jean-Luc Pireaux,
Jane Cosme Van Handenhove...

C'est curieux, ce goût chez les politiques français (de gauche) de jouer les utilités (et leur propre rôle) dans le cinéma d'auteur, troubler un peu leur image, se montrer autrement le temps d'un caméo. Après Lionel Jospin convié chez les adorables Michel Leclerc et Baya Kasmi (*Le Nom des gens*, 2010), après Clémentine Autain devant la caméra de Romane Bohringer (là ça dépasse le caméo : elle a carrément un premier rôle dans *Dites-lui que je l'aime*), c'est à Benoît Hamon (encore un candidat déçu à la Présidentielle...) que Catherine Cosme a confié la (lourde) responsabilité d'ouvrir son premier long métrage, qui le met en scène dans une très courte séance de « shooting » photo tout ce qu'il y a de pro. Le choix n'est pas anodin, car tandis que l'animal politique se conforme aux directives précises de la photographe, enlève ses lunettes, change de profil, détourne le regard, lève le menton, esquisse un sourire, re-

met ses lunettes, l'ex-candidat Hamon est interrogé sur ce qui fut la mesure phare de sa campagne, sans doute la dernière authentiquement de gauche : le revenu universel – et plus généralement sur le rapport à l'argent (des gens, de la société). Sujet qui, malgré elle, va très vite devenir central dans la vie de Lucile.

Lucile (Vimala Pons, magnifique as usual), c'est la photographe qui est derrière l'appareil. Hyper sollicitée et suractive, elle mène une vie intense qui laisse peu de place à l'amitié, à l'amour et à la famille. Mais la famille va la rattraper. Son frère Paul l'alerte sur l'état de santé de sa mère. La voilà qui débarque illico dans le petit village gardois de carte postale où vivent ses parents (papa est poète dilettante, maman boutiquière de vêtements). Ils mènent une existence aussi placide que possible mais à la lisière de la marginalité, dans une maison de guingois, envahie par un bric-à-brac aussi sympathique qu'inquiétant. Dans le décor retrouvé, immuable, de leur enfance, Lucile et Paul vont de surprise en surprise. Tantôt en découvrant que leur mère, aux abois financièrement, a usurpé l'identité de sa fille pour enchaîner les

crédits à la consommation. Mais aussi, surtout, que, derrière une vilaine toux, elle dissimule l'épilogue d'une « longue maladie » qui ne lui laisse que quelques semaines à vivre...

Tragi-comédie qui sait ménager quelques moments cocasses dans une alternance subtilement dosée de tension et d'émotion, *Sauvons les meubles* est une fine réflexion, à la fois d'une richesse foisonnante et d'une limpide simplicité, sur le sens de la vie, les petits et gros mensonges du quotidien, les non-dits familiaux, les regrets. Le film dit combien les tracasseries matérielles sont dérisoires quand l'urgence est de rattraper le temps perdu, témoigner avec force de tout l'amour que l'on a tu, par pudeur. Prendre le temps de vivre pour soi et pour les siens, mettre en retrait une carrière professionnelle qui n'est sans doute pas la finalité ultime de l'existence. Avec son titre tristement ironique à multiple sens, *Sauvons les meubles*, en plus d'un beau film sur le deuil, est une invitation solaire, joyeuse, à faire un pas de côté et arrêter de se laisser bouffer l'existence. Une invitation à vivre.



5 AVENUE DU DR PEZET 34090 MONTPELLIER • TRAM 1 ST ELOI ET TRAM 5 UNIVERSITÉ • 04 67 52 32 00 • CINEMAS-UTOPIA.ORG

THE NEW WEST



(EAST OF WALL)

Écrit et réalisé par Kate BEECROFT
USA 2025 1h37 VOSTF

avec Tabatha Zimiga, Porshia Zimiga, Clay Pateneau, Jennifer Ehle, Scoot McNairy... (Les deux derniers nommés sont les seuls acteurs professionnels, les autres jouent leur propre rôle...)

Fichtre ! C'est sans aucun doute l'un des plus beaux films vus depuis le début de l'année ! Le premier d'une jeune réalisatrice à qui l'on souhaite une très longue carrière... D'emblée, elle imprime une force, une patte... à la fois intimiste et majestueuse, à l'image des paysages sans concession des Badlands, que magnifient des prises de vues au cordeau. Plongée dans un décor familier de wes-

tern, moderne et intemporel, sec, poussièreux, rude et réconfortant, aussi hypnotique que le désert de *Sirāt*, sans la techno !

Ici, c'est le galop des chevaux qui donne le tempo. Ni action spectaculaire, ni effusion de violence, sinon celle inhérente à la condition féminine dans une société états-unienne où gronde un masculinisme larvé...

N°180 du 29 avril au 9 juin 2026 • Entrée : 7€ • 1^{re} séance à 4,50€ • Abonnement : 50€ les dix places